Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 67 — 14 avril 1963 — Prix : 0,40 F

Éditorial

LE GUATEMALA ET L'ALGERIE

ENVERS et endroit d'une même médaille : la lutte des peuples pour leur émancipation et les efforts déployés par les forces politiques et économiques pour empêcher que cette émancipation ne soit effective et réelle.

Un groupe de militaires a fait un coup d'Etat au Guatémala, chassant du pouvoir le président Ydigoras, qui n'était certes pas un homme de gauche. Pour nous en convaincre, il suffit de lire les éloges que la presse espagnole lui dédiait, il y a quelques jours, comme étant l'homme ayant le mieux interprété les problèmes de l'Amérique latine et ceux de la « hispanidad » à la conférence de San José de Costa Rica. C'est-à-dire, ayant le mieux interprété le rôle qu'espère jouer l'Espagne franquiste, son Eglise et son armée, dans les pays qui, dans un passé encore récent, appartinrent à l'Empire espagnol.

On doit en conclure que ces militaires sont encore plus réactionnaires qu'Ydigoras, car s'ils ont fait leur coup d'Etat, c'est vraisemblablement parce qu'ils estimaient que le président déchu était trop libéral. Encore une fois, les pays américains sont en butte à leur tragédie : la conjuration de toutes les forces économiques qui veulent s'opposer, par tous les moyens, à n'importe quelle politique d'aide à la misère des travailleurs et au développement culturel et social de l'Amérique latine.

Kennedy et son équipe, qui ont enfin saisi que le castrisme progressera en Amérique du Sud, tant que la condition ouvrière n'aura pas été améliorée, se heurtent maintenant à la réaction brutale et aveugle d'un capitalisme qui, comme le capitalisme espagnol, veut maintenir ses privilèges par le feu et par le sang.

En Algérie, la « bombe » Borgeaud a produit un profond désarroi dans les milieux politiques, économiques et diplomatiques français. On se demande si Ben Bella prend les choses vraiment au sérieux et se dispose à donner satisfaction à la gauche du F.L.N.

La nationalisation des biens de Borgeaud dépasse le cadre de la saisie des biens dits « abandonnés ». Borgeaud, comptant sur son argent et les sécurités qui lui avaient été données, comptant surtout sur l'argent qu'il avait distribué à gauche et à droite, croyait intouchable son fameux domaine de La Trappe. Il est possible, après tout, que la mise sous séquestre de ses terres ne soit qu'une manœuvre de digression du gouvernement algérien, destinée surtout à calmer l'impatience des ouvriers et des paysans,. La France payera de ses deniers une forte indemnisation à Borgeaud et tout rentrera certainement dans l'ordre... capitaliste.

Mais le fait le plus intéressant dans cette histoire, c'est la nomination immédiate d'un comité de gestion par les ouvriers de l'entreprise. Les plus capables d'entre eux y ont été désignés. Voilà déjà une action directe. De la part d'hommes que l'on avait toujours présentés comme dépourvus de tout sens d'organisation et de toute capacité de travail, voilà une prise de position révélatrice.

Une Algérie nouvelle naîtra-t-elle réellement? Ceux qui aujourd'hui soutiennent Ben Bella, dans l'espoir de créer chaque jour de nouveaux problèmes à la France, se trouveront-ils devant un peuple disposé à marcher dans la voie du socialisme? Et ce peuple, qui a su mourir stoïquement pour sa libération, qui a su donner d'admirables exemples de courage et de dévouement, sera-t-il capable d'avancer, en dépit même de ses chefs politiques?

Tous ces pays, qui naissent vraiment à la vie sociale et politique du monde moderne, qui doivent se mesurer avec des complexes économiques, pourraient, si on savait ou si l'on pouvait les aider moralement, battre de nouveaux sentiers pour la cause de l'émancipation de tous les opprimés.

L'Amérique latine, l'Afrique du Nord, du Centre et du Sud sont des terrains fertiles au développement et à la mise en pratique de théories que le vrai socialisme pourrait inspirer...

Pour ceux qui se sentent capables de croire et d'agir, existe l'espoir.

« LA REVOLUTION DE 1936, GRANDE ET BELLE, UNE DES PREMIERES DANS LE MONDE QUI AIT JETE A BAS TOUT CE QUE REPRESENTAIT L'IGNOMINIE DU PASSE, PLAÇA LES HOMMES AU SEIN D'UNE ERE NOUVELLE »
André ARRU.

LE GRAND MEETING DE MARSEILLE

(Suite des discours)

FREDERICA MONTSENY
ECRIVAIN

Avant tout, je tiens à remercier, au nom des proscrits espagnols, les représentants de la Ligue des Droits de l'Homme et de la Libre Pensée, qui nous prouvent, une fois de plus, ce que nous savions déjà : que la France véritable, la France authentique, celle de l' « intelligentsia », la France éternelle, est à notre côté et mettra tout en jeu pour nous défendre et nous sauver.

Je peux représenter, en cette tribune, les vingt-cinq personnes qui ont été désignées, dans la liste franquiste donnée à M. Frey, lors de son séjour en Espagne, et pour lesquelles on demande l'expulsion de ce pays. Je figure moi-même sur cette liste. Le général Franco ne nous oublie pas. Il y a exactement vingt-deux ans, je figurais encore sur une liste de demandes d'extradition. A cette époque, la demande d'extradition fut rejetée, malgré que la France était sous le gouvernement de Pétain. Le gouvernement du général de Gaulle accordera-t-il ce que Pétain a refusé?

Le gouvernement franquiste démontre, une fois de plus, si cela était nécessaire, qu'ils n'ont pas changé, qu'il n'y a pas de libéralisation du régime, que tout n'est qu'une comédie. L'Espagne franquiste, qui assassina Lorca; celui qui disait : « Je fusillerais, si c'est nécessaire, la moitié de l'Espagne », sont restés les mêmes.

Ce régime qui aujourd'hui établit des relations amicales avec toutes les grandes démocraties européennes et américaines, ce régime que l'Amérique soutient actuellement et qui probablement recevra, cet été, la visite du président Kennedy (Kennedy, président des Etats-Unis, successeur de Roosevelt), ce régime franquiste peut se permettre de discuter d'égal à égal avec la France (qui a souscrit la Déclaration des Droits de l'Homme de 1948).

Et cependant, le général de Gaulle ne peut oublier qu'il a été lui-même un proscrit, un réfugié en Angleterre. La France, qui a eu des proscrits illustres comme Victor Hugo; cette France glorieuse, ne peut se déshonorer en accordant à l'Espagne certaines compensations, car pour les réfugiés être mis dans le même sac que les tueurs de l'O.A.S. est la pire injure qui pouvait nous être faite.

Heureusement, la France véritable que nous avons appris à aimer, la France éternelle de la Révolution, la France de 1848, de la Commune de Paris, la France qui a été à la tête de toute l'évolution politique du monde entier, n'est pas celle qui a rendu visite au gouvernement franquiste, mais celle qui se trouve dans cette tribune (les représentants de la Ligue des Droits de l'Homme et de la Libre Pensée), celle des intellectuels et des hommes de cœur qui nous ont défendus et sont prêts à nous sauver et à préserver le droit d'asile. Nous savons que la France ne peut renier la Convention de Genève à laquelle elle a souscrit, mais nous savons aussi que sous des prétextes divers le gouvernement franquiste peut agir contre nous. De la même façon que l'on organise des attentats contre de Gaulle, on peut dire que l'on prétend attenter à la vie du général Franco.

Aujourd'hui encore, on peut répéter ces demandes d'extradition des opposants au régime franquiste. C'est pour cela qu'il faut être vigilants; il faut que tous nos amis, qui représentent la vraie France, soient attentifs et toujours disposés à nous défendre contre l'ennemi. Cet ennemi n'est pas seulement le nôtre. Le fascisme menace les droits et la liberté de tous.

Tous les dictateurs déchus survivants, les oustachis, les exterminateurs des camps de la mort, les activistes français, les fascistes italiens se réfugient en Espagne, complotent, établissent des relations avec les autres pays et constituent ainsi une véritable internationale du fascisme, qui menace la liberté de toutes les autres nations.

NOTRE DEFENSE EST AUSSI LA VOTRE.

(La camarade Frédérica Montseny finit son discours en espagnol.)

Prend ensuite la parole, le délégué de la Libre Pensée

ANDRE ARRU

Je suis toujours en place pour défendre la liberté. C'est au nom de la « Libre Pensée » que je parle.

Il y a longtemps, j'étais secrétaire général de S.I.A. à Toulouse; à cette époque, je ne pensais pas que vingt ans après, ou presque, je serais encore à cette tribune pour défendre les républicains espagnols.

Je pensais, comme vous, comme bien d'autres, que la partie serait gagnée, que le fascisme serait enterré, que nous serions en pleine expansion, que l'humanité serait digne d'elle, que les hommes vivraient dans la liberté, le progrès et la science.

La Révolution de 1936 « grande et belle », une des premières dans le monde qui ait jeté à bas tout ce que représentait l'ignominie du passé, plaça les hommes au sein d'une ère nouvelle. Ah ! que l'idéal était beau. Nous n'avons rien à regretter, mais il ne faut pas nous étonner de notre situation. Ce ne sont pas seulement les fascistes qui sont contre nous, il ne faut pas oublier les principes de 1789. (Ah ! qu'ils étaient grands les hommes qui les ont écrits, courageux ceux qui les ont défendus (!), mais l'histoire est différente. La réalité a traîné dans la boue, le sang, la torture les principes de la République. C'est au nom de ces mêmes principes que les bourgeois de 1871 ont torturé les « communards ». Les gardes républicains de la IIIe République ont accueilli les Réfugiés espagnols dans des camps; c'est alors que le fascisme s'est développé; il existait sous la IIIe République. Ce sont les fascistes de la France, de l'Angleterre, des Etats-Unis et même de la Russie soviétique qui ont écrasé, avec Hitler et Mussolini, la Révolution espagnole. C'est grâce à eux que vous êtes là et que Franco est toujours au pouvoir. **Il ne faut pas l'oublier, il faut toujours s'en souvenir.** Ce n'est pas seulement l'ex-

(Suite en page 2.)

Une vue de la salle

Drôles de grâces, drôle d'amnistie

Parfois, des gens qui reviennent d'Espagne nous disent avoir rencontré d'anciens condamnés politiques — d'anciens défenseurs de la République — que les autorités franquistes ont remis en liberté; et de nous assurer :

« Bien sûr, la police les tient à l'œil, ils ont intérêt à se taire et à filer doux... Mais on les a quand même graciés : avouez que le régime se libéralise sérieusement ! »

Nous, hélas ! nous faisons la moue. Quand, autrefois, Alexandre Jacob fut gracié après vingt-six ans de bagne; quand Dieudonné, de la bande Bonnot, fut rapatrié grâce à Albert Londres, après son évasion; quand Roussencq revint de Cayenne, Roussencq, Dieudonné et Jacob purent se remettre à faire de la propagande libertaire. Certes, la police les surveillait, mais ne nous surveille-t-elle pas tous ? Certes, l'illégalisme ne leur était plus possible; mais ils avaient reconquis l'exercice de la liberté de pensée et d'expression, du moins dans la limite des lois.

D'autre part, on nous annonce qu'en Hongrie une « large amnistie » va être accordée aux condamnés victimes de la répression qui suivit la révolte de 1956. On nous déclare :

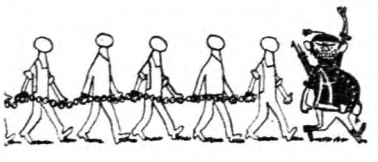
« Des prisonniers vont être libérés en grand nombre... Naturellement, ils feront bien de se tenir tranquilles et de ne pas manifester de rancœur contre le pouvoir qui les avait mis en prison... Le mieux qu'ils auront à faire, une fois sortis, ce sera de « la boucler ». Mais reconnaissez tout de même que ça se libéralise là-bas et qu'il y a du nouveau. »

Eh bien ! là encore, nous nous montrons d'éternels insatisfaits ! Quand les communards, en France, furent amnistiés, on les regarda, certes, de travers, mais enfin, Rochefort et Louise Michel, une fois remis dans le circuit des citoyens, eurent la possibilité de recommencer à écrire et à parler, et à critiquer les institutions.

Il vaut mieux sans doute, pour un républicain espagnol comme pour un opposant hongrois, être hors de prison que dedans. Cela, nous l'admettons. Mais une grâce et une amnistie qui vous obligent à garder le silence dans un pays condamné lui-même à rester muet, à notre humble avis, voilà une amnistie et une grâce auxquelles il manque quelque chose.

Et pourtant, loin de nous la pensée de vouloir donner en exemple la mansuétude de la démocratie française traditionnelle !

P.-V. BERTHIER.



COMMENTAIRES

DIA TRAS DIA

MORIR EN MADRID

UN articulo aparecido en nuestro fraternal colega «Le Combat Syndicaliste«, bajo la firma de Ayora, nos sugiere estas lineas. Ayora asocia, con mucha oportunidad, la figura y la muerte de Mauro Bajatierra al film de Rossif, cuya aparición han retardado las autoridades francesas, sin duda no estimándola oportuna en unos momentos en que la buena amistad con el franquismo se ha impuesto como una medida política.

No hemos visto el film de Rossif y no sabemos por tanto a quien en él se vé morir en Madrid, pero lo que si sabemos es que en Madrid murieron, entre otros muchos, Durruti y Bajatierra. El uno, en plena lucha, en los días de noviembre 1936, en que la capital de España escribió páginas imborrables, por la acción y la decisión de sus hombres y de sus mujeres, de sus capas populares, que, sustituyéndose al gobierno y a todas las fuerzas militares, asumieron la responsabilidad de hacer frente al fascismo.

En Madrid murieron y es esto seguramente lo que debe mostrar con preferencia el film en cuestión, muchos hombres venidos del mundo entero para enfrentarse contra el fascismo en las barricadas de la ciudad que le plantaba cara y preferia morir a rendirse .

Quizá nadie, no obstante, mantuvo hasta el fin de su vida esta actitud decidida y heroica como Mauro Bajatierra, madrileño que prefirió morir en Madrid, a abandonar la capital, o a entregarse a los vencedores.

La muerte de Mauro, defendiendo su morada contra los falangistas y los policias que iban a detenerle; el fin de Mauro y de su compañera, que con él compartió la muerte, como habia compartido la vida, es algo que seguramente no recoge «Mourir a Madrid». Pero alguien habrá de recordarlo; alguien habrá de simbolizar en Mauro la voluntad de resistencia de un pueblo y el temple indomable de una colectividad, la nuestra, que pudo producir ejemplares de virilidad y entereza como el viejo periodista confederal.

Cuando se escriba la semblanza de Mauro, desde sus primeros pasos sociales hasta su muerte numantina, se escribirá la vida y la semblanza colectiva de la C.N.T.

Porque la C.N.T. en España fué eso: muchos hombres como Mauro, que supieron sublimar la existencia, darle el sentido heroico y romántico que captó y atrajo la simpatia popular.

Dos factores intervienen en el desarrollo, expansión, crecimiento e influencia popular de la C.N.T.: su sentido práctico, la inteligencia que tuvieron sus hombres convirtiéndola en el mejor defensor y exponente de las necesidades populares, haciendo de ella la bandera de lucha para todas las conquistas materiales, y su prestigio heroico, la prestancia viril de sus hombres, que debia atraer irresistiblemente a las multitudes, siempre admiradoras del valor personal. La C.N.T. la hicieron hombres como Lorenzo, y también hombres como Teixido. La C.N.T. la hicieron las campañas por el abaratamiento de las subsistencias y la rebaja de los alquileres, y los movimientos desencadenados en solidaridad hacia los presos. La hicieron, en perfecta armonia, aquello que encontraba eco en las más humildes necesidades y en los problemas cotidianos del hogar, y aquello que daba a la juventud el ejemplo de un romanticismo revolucionario, traducido en actos y en hombres.

Mauro simboliza y expresa todo esto, en su vida de escritor obrero, de militante y de hombre.

Todo eso, ¿no tiene hoy ya ningún valor, en España ni el mundo? Todo eso, ¿no expresa ya tendencias naturales del alma humana? Los excénticos, los desilusionados, los que se pretenden de vuelta de todo, me diran que no. Y sin embargo, ¿acaso el propio gamberrismo, el propio desequilibrio de la juventd mundial, no es trasunto de esa necesidad de ideal y de acción, que ayer encontró en la C.N.T. y las luchas sociales en España cauce normal a su necesidad de movimiento, a su necesidad de heroismo, encarnado lo mismo en un Davy Crockett que en un Casanellas o un Ascaso?

Lo que hace grandes las organizaciones; lo que cimienta su influencia y atrae hacia ellas a las multitudes, es que en su seno haya espíritus prácticos, capaces de hacer eficaz y fructífera la fuerza de los trabajadores, y hombres como Mauro, capaces de rubricar con la muerte su vida, en el instante crucial en que no cabe para el luchador acorralado más dilema que rendirse o morir.

Y esto se producirá en las comunidades humanas, y sobre todo en la comunidad española, mientras haya hombres sobre la tierra.

Federica MONTSENY.

El Fuero del Trabajo

(SUITE)

«Nuestra economía renaciente contribuirá a configurar definitivamente un sistema político basado en la representación directa del pueblo en el poder político, a **través de sus instituciones naturales**, en la ordenada manifestación de las vocaciones políticas **a través de las organizaciones del Movimiento**, en un Estado con una organización activa, servicial y experta, y en una sociedad con igualdad de oportunidades, **sin monopolistas del dinero o de la pobreza »** (los subrayados son nuestros).

«Ya en 1938, aunque algunos pueden haberlo olvidado, decía en unas declaraciones a un periódico extranjero: Nosotros crearemos la verdadera democracia, no lo que de democracia sólo tiene el nombre y que permite la explotación de los débiles por los fuertes; queremos construir una sociedad sana, una democracia que sea digna del hombre y de le dé la conciencia de la dignidad de su Estado».

«A este respecto, es justo recordar la repulsa que el pueblo español siempre sintió hacia la democracia inorgánica de los partidos políticos, puesta de relieve en diversas ocasiones a través de su historia. No tenemos más que recordar el entusiasmo popular con que en los tiempos modernos fué acogida la dictadura del general Primo de Rivera y lo que sucedió a los pocos años de implantada la República que hubo de culminar con el Movimiento Nacional liberador».

Y para terminar con tan interesante resumen, el párrafo que sigue nos revela, sin que pueda cabernos ninguna duda, el contenido social del régimen:

«En este concepto de la libertad tan explotada por la demagogia, hemos de diferenciar la verdadera libertad de la tírania que se disfraza con la máscara de la libertad. **¿Qué libertad cabe para el hombre analfabeto, esclavizado por la incultura o la miseria, explotado por los más dotados o poderosos? No cabe libertad sin autoridad**, sin elevación moral y material de los hombres, **sin el imperio de una ley moral.** Se ha **especulado** mucho en el exterior contra nuestro Régimen. **acusándole de falta de libertades, precisamente por defender la libertad del hombre ante la coacción del poderoso.** Así ocurre frente a nuestra legislación sobre las huelgas, cuando estas imprimen graves daños a la economía de la nación y poniendo en peligro la **existencia de las empresas**, perjudican el bien común y dañan más a las clases menos dotadas. En la mayoría de los casos, **las huelgas constituyen una coacción intolerable sobre la mayoría de los trabajadores**, que las repudian y que suelen mantenerse por la acción coactiva de los piquetes de huelga».

Este párrafo nos explica sobradamente el por qué de la situación actual española, francamente desoladora pese a los himnos que se han cantado, como habeis visto, al «Fuero del Trabajo». Explica las carencias del Estado en todos los órdenes de la vida ciudadana, es decir, los salarios de miseria, el que hayan sido precisos veinticinco años para que el Caudillo comprendiera que con veinte o treinta pesetas al día era imposible vivir (y los hay todavía que ganan doce, como un «habilitado» de un ayuntamiento de un pueblo de 1.500 habitantes—ver «PUEBLO» del miércoles 13 de marzo), la emigración masiva de los trabajadores del campo hacia la ciudad para no morirse de hambre, las jornadas de catorce horas para poder vivir o el desempleo que ahora se manifiesta, la falta de viviendas y la proliferación de cuevas «habitables», la absurdidad de los subsidios familiares y el carácter deprimente de las normas de seguridad social, la falta incontrovertible de escuelas primarias, de centros de formación profesional y de maestros, el desbarajuste de la industria, la agricultura, los transportes y la economía en general (dependiente del turismo, de las exportaciones en detrimento del consumidor indígena, de los dólares americanos y de las divisas de los obreros ubicados en el extranjero), la huída masiva de estos obreros hacia el exterior, la falta de libertad sindical y política, de prensa y de reunión y los privilegios escandalosos de que gozan los soportes del régimen, los señores que redactaron el «Fuero del Trabajo», trátese de las jerarquías militares y eclesiásticas o de las fuerzas vivas de la nación, tales como la guardia civil, la policia, los terratenientes, los empresarios industriales y comerciantes y los que dedican su saber a «santificar» el régimen, es decir, el conjunto de quienes, por no haber nunca trabajado, merecen del franquismo las máximas atenciones.

Como dijo el Caudillo en el último párrafo que transcribí de su discurso, poca es la libertad que cabe «para el hombre analfabeto, esclavizado por la incultura y la miseria y explotado por los más dotados o poderosos», cual es el caso de la clase trabajadora española. Para esta categoría de ciudadanos «no cabe libertad sin autoridad y sin el imperio de una ley moral», lo que supone que la dictadura es indispensable y que la Iglesia ha de jugar su papel salvador. Y como el derecho de huelga, que es sinónimo de libertad, pone en peligro «la existencia de las empresas» y «constituye una coacción intolerable sobre la mayoria de los trabajadores», la privación de todas las libertades y la negación de los Derechos del Hombre, encuentran sobrada justificación en el ánimo de quienes, con tanto acierto, supieron prever el porvenir, promulgando «uno de los textos más perfectos de nuestra historia constitucional». Desagradecido sería el pueblo español, si no se sintiera dichoso con la vida que le procuran su infalible Caudillo y el maravilloso e insuperable «Fuero del Trabajo».

A. TARRAGO.

Busca, buscando

LOS SINDICATOS Y LA POLITICA. — El problema es claro. Si se quiere gobernar en socialista, hay que hacerlo con todas las consecuencias, y no perder el contacto con los trabajadores para así, saber cuándo se tiene razón. De lo contrario, se puede perder la confianza de las masas y con ella el poder lo que es peor, el crédito.

Y en este terreno vamos a parar a la necesidad de la independencia política de los sindicatos. Efectivamente, si en un país hay un gobierno formado por socialistas, y los directores de los sindicatos son socialistas declarados, es claro que se verán obligados a defender el gobierno, que es defender el Partido, aunque esta posición esté en contra del pensamiento y de la razón de los trabajadores.

DE LA VIOLENCIA. —El pensamiento del uso sistemático de la violencia suele llevar a reconocer como buena la doctrina de que *el fin justifica los medios.* Creo que ese lema hay que atacarle por peligroso. Un cirujano puede tener el derecho de hacer sufrir a un enfermo porque el resultado de una operación se puede prever que será bueno, pero las operaciones generales y radicales hechas sobre el *cuerpo social* comportan muchos factores desconocidos y pueden conducir a resultados imprevistos. Nunca se sabe en qué momento el bisturí del cirujano puede convertirse en cuchillo de carnicero.

Podríamos comparar la violencia al arsénico. Inyectada en pequeñas dosis es un estimulante para el cuerpo social, pero en grandes cantidades resulta un veneno mortal.

S. R.

LE GRAND MEETING DE MARSEILLE

(Suite de la page 1.)

pression pire du fascisme, mais aussi l'expression bourgeoise qui a fait de vous des réfugiés.

19 juillet 1936. Tous les espoirs étaient permis. Nous souhaitions que dans un élan généreux tous ceux qui représentaient la liberté, tous ceux qui représentaient les principes de 1789 diffusés dans le monde entier, allaient aider le Peuple espagnol à se libérer du joug qui pesait depuis 700 ans sur leurs épaules. Ce Peuple qui nécessitait réagir de façon complète et totale et essayait de se dépouiller de la vermine qui le rongeait et qui s'appesantissait depuis toujours sur le monde entier. Cette vermine et pouillerie représentée d'abord par les forces de la royauté absolue, de la monarchie, l'est ensuite par les trois forces toujours d'actualité : **le Capitalisme, l'Eglise et l'Armée.** Le poids de cette vermine, malgré la perte de la foi, s'appesantit plus que jamais sur le monde, composée de ces trois classes qui sont les bourgeois de la haute industrie qui possèdent le capital, le clergé, dans ses hautes sphères, et l'armée, dans ces hauts grades et qui dirigent à l'heure actuelle le monde entier.

Il y a actuellement de moins en moins des gens qui ont une nationalité. Si j'étais nationaliste et patriote, je serais aussi honteux; honteux d'une façon particulière des événements des dix dernières années. Si j'étais Français, j'aurai honte que ce pays qui a eu justement des hommes de courage, des hommes de pensée, ce pays qui a signé les Droits de l'Homme de 1789 — qui ont été adoptés par l'O.N.U. — ait pu, au nom de ces mêmes principes, torturer dans les geôles de France le Peuple algérien qui voulait se libérer. Si j'étais nationaliste et patriote, j'aurai honte d'être Français, mais heureusement, il y a longtemps que j'ai abandonné cette nationalité pour celle de citoyen du monde. Heureusement, il y a partout dans le monde des Hommes et des Femmes qui pensent justement qu'il faut sur la Terre plus de justice et de liberté, et qui veulent une humanité guidée par le progrès, la science et la connaissance. Il est donc nécessaire de faire la différence. Il y a aujourd'hui, et plus que jamais, dans le monde, cette internationalisation de la liberté qui veut que l'esclavage soit aboli.

« Mes Camarades, vous avez eu tort d'avoir raison trop tôt ». Votre Révolution n'était pas comme les autres, elle n'a pas voulu conserver le privilège de la fortune, elle a voulu une liberté vraie, totale, pas seulement inscrite dans les chartes, mais inscrite dans les faits, dans la vie de tous les jours des Hommes. Il ne faut donc pas vous étonner de vous retrouver dans cet énorme camp de concentration que l'on appelle la France. Vous avez commencé la lutte en combattants, vous finirez votre vie en combattants. Que de richesses se privent les hommes médiocres, égoïstes, stupides, qui vous exploitent ! Ils n'ont que la richesse matérielle, mais vous avez la richesse du cœur; vous avez eu tort d'avoir raison trop tôt, mais vous avez la part la plus belle. Vous avez raison contre eux, contre ceux que vous combattez en Espagne, contre tout l'ensemble du monde. Les véritables partisans de la liberté sont les seuls à se retrouver partout dans le monde entier.

C'est aujourd'hui, et pour l'époque à venir, un jeu qui va durer longtemps, mais nous avons la certitude que rien ne peut arrêter le progrès, ni les prisons, ni les tortures, ni les camps de concentration, rien dans le Passé, rien dans l'Avenir n'empêchera le progrès de se faire. Nous sommes les mieux partagés, car tous les autres sont des gens du passé qui regardent derrière eux, qui n'ont pas d'avenir, qui n'ont ni cœur, ni intelligence, ce sont des morts vivants. Nous sommes des hommes de l'avenir, peut-être des idéalistes, des gens qui rêvent, qu'importe, puisque ces rêves et ces illusions sont notre richesse de vie dans la misère actuelle, misère intellectuelle de pensée, car nous souffrons quotidiennement de voir une humanité si bête, si stupide, si sauvage ! Nous sommes les mieux partagés.

⁂

Maître Julien récapitula les diverses et courageuses interventions en lisant la Motion qui fut adoptée à l'unanimité.

MOTION

Les citoyens et citoyennes réunis au Cinéma « Variétés » de Marseille, le 3 mars 1963 à l'invitation de la S.I.A. :

1° Affirment leur volonté de maintenir les Droits de l'Homme et du Citoyen, et par voie de conséquence, l'article 14 de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme qui stipule : « Devant la persécution, toute personne a le droit de chercher asile et de bénéficier de l'asile en d'autres pays. Ce droit ne peut être invoqué pour un crime de droit commun ou sur des agissements contraires aux buts et aux principes des Nations Unies ».

2° S'élèvent énergiquement contre toute menace d'assimiler les Réfugiés Antifascistes Espagnols aux tueurs, aux assassins, aux plastiqueurs de l'O.A.S.

Enfin, il fit appel à la solidarité pour couvrir les frais du Meeting et pour les emprisonnés dans les geôles franco-phalangistes.

On réunit à la sortie la somme de 108.200 anciens francs.

CORRESPONSAL.

(Texte taquigrafique pris, si bien raccourci par la suite, par nos jeunes camarades Violette Santiago, Pilarin Pascual et Aurora Ribas).

REPORTAGES

Desde Yanquilandia

Algo que apesta : el "mejor" anuncio de la "mejor"...

Evidentemente, vivimos en la época de la publicidad. El anuncio es el fenómeno de nuestros tiempos. Se anuncia todo y todo se anuncia. Hay anuncios en los «water closets» o escusados y haciendo estelas tras los aviones, en el aire; se anuncia en los vehículos urbanos y en los coches privados; en las paredes; en las salas cinematográficas, y hasta en las iglesias.

En Yanquilandia el impacto del anuncio es algo que sobrecoge por su calculada, enérgica y sutil habilidad. Verdaderamente, el país sufre de anunciomania. Si en los tiempos románticos de nuestros antepasados tenían ambición los jóvenes a llegar a ser grandes músicos, en nuestros días se les anima a ser expertos en el «arte» de la publicidad, y para eso hay escuelas y academias que se especializan en adiestrar a los muchachos en el «arte» de ganar dinero anunciando desde calcetines hasta...

Todo a lo largo de las modernas supercarreteras, se ponen grandes carteles de tintas flourescentes, anunciando las «mejores» casas donde alojarse; las «mejores» donde comer; las «mejores» donde beber; las «mejores» donde... Estos carteles captan la atención de los conductores, a veces en lugares peligrosos, y cunden los accidentes.

El Gobierno, velando por la salud del público, prohibe esos carteles a lo largo de las pistas. ¡Ah, sí!; pero a ciertos metros de margen a derecha e izquierda de los caminos, empieza la propriedad privada, y ésta vende a las agencias de publicidad el derecho a poner en sus tierras los carteles anunciando lo «mejor». Siempre lo «mejor», y, en el **mejor** de los casos, siguen los accidentes. ¡Cuidado! Vivimos en la época que, por ser del anuncio, lo es tambien de la propriedad privada, que es de donde se deriva el anuncio de lo «mejor». Y la propriedad es sagrada. ¡Cuidado!... ¡Cuidado!...

Después del accidente y la muerte, siempre queda el consuelo de acudir a la iglesia a confesar la **mia culpa** y rogar las indulgencias del «Señor». Hay cosas sagradas en el mundo; pero ¿algo más sagrado que la propiedad privada?

En Nueva York, por el «metro» se va a velocidad vertiginosa. Al llegar los trenes a las estaciones, cuyos andenes, en algunas, son varias manzanas de largos, se ven anuncios, más o menos, como estos: El mejor vino es...; para deleitarse con un cigarrillo, fume usted..., es el «mejor»; si su barba es dura, use usted las hojas de afeitar..., son las «mejores». Y lo único que cuesta trabajo ver, es el rótulo con el nombre de la calle donde uno quiere apearse. Este modesto escribidor se ha pasado de estación, más de una vez, por estar ocupando el puesto que correspondia al nombre de la calle por el **mejor** anuncio, propagando el «mejor» artículo de unas de las «mejores» tiendas, y, como siempre, al «mejor» precio.

¿Que si en Hollywood tambien se anuncia?

¡Vamos hombre! De lo «mejor» y de la «mejor» manera. Para esto Hollywood tuvo la suerte de haberse «desposado» con la industria cinematográfica, que es el **mejor** medio para la publicidad conocido hasta la fecha. (Las exhibiciones de la televisión, no dejan de ser cintas hechas a propósito para esta rama de la industria). En Hollywood todo se hiperboliza, desde la sofistificación de las mujeres de su pueblo hasta las más encumbradas «estrellas» de su firmamento fílmico; por eso aquí se halla lo «mejor de lo «mejor», de los «mejores» cabaretes y centros nocturnos, y, para no ser menos en nada — ¡pues no faltaba más!—, tambien se hallan, en «down town» Los Angeles, las «mejores» Misiones, casas donde, a cambio de pasajes de la biblia, les dan sopa y albergue a centenares de indigentes, en cada una.

Además del anuncio de las «mejores» mercancias, existe el anuncio del anuncio, o sea el «mejor» modo de anunciarse. Por eso, así como vemos en los periódicos el anuncio de los «mejores» prográmas de las salas de cine, anunciando las «mejores» películas, vemos y ¡ay! tenemos que sufrir, cuando vamos al cine, el anuncio de los «mejores» periódicos, anunciados en la pantalla.

Este sistema de anunciar en la pantalla, no es típico en el país. En las salas de cine donde se exhiben películas en inglés, no anuncian sino el próximo programa; pero donde se exhiben películas en español, se anuncia de todo. En Los Angeles hay salas donde además del próximo programa, anuncian las películas en proyecto para el futuro; alguno de los periódicos locales; alguna bebida; algun candidato en tiempo de elecciones, y hasta «masa harina», una harina especial para hacer tortillas.

Así, en vez de ser un placer el ir al cine, es fatigoso; pues para ver una cinta que interese, hay que aguantar el fardo de anuncios, intermedios, caricaturas animadas, y otra película peor que mala. Y, además de pagar un dólar veinticinco centavos por la entrada — entre semana, los días festivos cuesta más —, hay que ser valiente para aguantar cerca de cuatro horas que dura la sesión, en unas salas que, si bien son grandes, no dejan de ser mal olientes y con butacas malisimas.

*

Sí, lector, permiteme que te quite un poquitín más de tu tiempo con este apéndice; pues ya sé que si no has estado en México o entre mexicanos, te extrañará eso de masa y harina para hacer tortillas. Es que en México la tortilla no lleva huevos, ni patatas, ni chorizos. La que lleva estas cosas, en vez de «tortilla», se llama «torta». Y la tortilla, en los Estados de Sinaloa y Sonora, se hace de harina de trigo; y en el resto del país no se hace con harina, sino con grano entero de maíz que los indigenas majaban — y seguiran majando — en una piedra concava llamada «metate», agregándole agua — y algunas veces leche y hasta miel — hasta convertirla en una masa llamada «masa de nistamal» que va cayendo en una batea. El nombre de nistamal deriva de alguna lengua autóctona y quiere decir el maíz después de haber sido hervido en agua con una cantidad de cal, para ablandarlo.

De trozos de masa de nistamal se hacen unos discos de siete a ocho pulgadas de diámetro y no mucho más gruesos que las tapas de un libro encuadernado en tela, y cocidos sobre unas planchas de hierro llamadas «comal», he ahí la tortilla. Y, como se comen tantas, ya hay maquinas para hacerlas; pero no son sabrosas y la gente las prefiere hechas a mano.

La tortilla tiene otra particularidad: sirve de cuchara — he visto tomar con ella hasta el caldo —, aunque yo, aficionado a los «platillos» mexicanos nunca he podido hacer tal prodigio. Y envolviendo en ella otros comestibles, se hacen otros manjares: como **quesadillas, taquitos, burritos, tostadas** y otros antojitos, y las sabrosas y populares **enchiladas**, que, para seguir la costumbre en la antigua Nueva España de abusar del diminutivo, **«enchiladitas»**, que siempre son **sabrositas** con su correspondiente **saisita** brava y su **cervecita** bien **fresquita.**

Es tanto el abuso del diminutivo, que, aquí en Los Angeles, a unos armatostes viejos que unos días de estos pondrán fuera **de** servicio por extemporáneos, y que en todas partes llaman «tranvías», los mexicanos — siete cientos mil en la última estadística — los llaman «carritos».

Bueno, lector, «nos vemos»... Y que no se le ocurra a Cervantes levantar la **cabecita**, porque **pobrecito**, que **sustito** llevaría.

C. de la MONTAÑA

Fumar es un vicio del que no nos privamos. La solidaridad, por el contrario, es una virtud que con frecuencia olvidamos.

Màs sobre la huelga minera

Se nos ha dicho, por el ministro de Información que las tres más grandes compañias nacionalizadas: Carbôn, Gas y electricidad de Francia, están en déficit.

Para mi, no es un hecho nuevo y confieso, sinceramente, que nada me extraña, dado al sistema administrativo de las minas.

Se nos ha citado el hecho, el efecto, pero se nos ocultan las causas.

Ya que el interés del Gobierno estriba en no darlas a conocer, públicamente, por mi cuenta voy a exponer algunas de las principales que conozc en la Industria carbonera.

1°) Reducción de efectivos obreros y aumentación considerable de «Cuadros».

Recuerdo perfectamente, recordamos todos, que en los años 1953 y 1954, todavia tenian los capataces equipos de 40 y 50 hombres, cada uno. Superiores a estos capataces o «porions» solo habia dos categorias de «cuadros : «Maîtres mineurs» é ingenieros.

En estas mismas minas existian, entonces, dos secciones con un ingeniero y un «maître mineur» para cada una.

A partir de esta época hasta la fecha, en aplicación del último Plan de Reconversión, los efectivos obreros han sido diminuidos en un 25 %, aproximadamente, y el de los «Cuadros», por el contrario, aumentado en grandes proporciones. En la actualidad, vemos «porions» con equipos de dos y trés hombres, y, lo que es más todavia, un «moniteur» agregado a este equipo. (1).

Cada día vemos rostros dsconocidos, que pasean por las distintas galerias, con la misión de efectuar un corto y menos penoso trabajo: el uno, de poner veneno raticida, a fin de combatir esta raza de seres hambrientos que se encuentran por los rincones de temperatura más templada; otros, con el simple pretexto de colocar dos plaquitas en la jornada, indicando que muy cerca se encuentra un extintor, un plano, etc.; otros, tienen por misión de realizar una visita a un avance determinado, y, los últimos, velando por la «Securité», persiguen a los fumadores o acechan a los conductores de locomotivas pretextando aplicar el Reglamento Interior.

Estos últimos, lejos de ocuparse, verdaderamente, del problema crucial que supone en las minas la seguridad, es esto lo que menos hacen, ya que cuando se trata de invertir jornadas para apuntalar galerias, limpiezas de rincones u otros trabajos que puedan beneficiar la salud del pobre minero, se hacen los ciegos y se tapan los oidos de manera a no molestar al patron y en su propio interés de conservar sus excelentes empleos.

Efectivamente, en estos primeros años que cito, un «maître mineur» hacia, a veces, oficio de ingeniero y el «porion» más antiguo podia reemplazar al primero sin alteración de sueldo, salvo pequeñas gratificaciones. Actualmente, como el progreso aconseja suplantar lo arcaico por lo moderno, se han impuesto la necesidad de crear dos categorias más de «cadres»: «Le Chef porion» y «le maître mineur principal» con remuneraciones mensuales que oscilan entre 120.000 AF a 150.000 AF.

Todos estos empleos nuevos, sumados a los ingenieros, que han sido doblados y a los «porions», aumentados en tal proporción, forman un hormiguero de parásitos que se absorben todos los beneficios que dejan las miles de toneladas de carbón que los pobres «gueules noires» arrancan diariamente ¡Ya pueden estos esclavos trabajar!

GASTOS SUPERFLUOS CON LOS INGENIEROS

En 1947, cuando empecé a trabajar en esta mina, me sorprendió el estado de pobreza en que encontré a los ingenieros de este centro minero. Usaban la bicicleta como medio de transporte y sus ropas de vestir no eran nada envidiables. Ellos procedian de otras empresas privadas. Dos años después, la situación de estos era muy diferente, pues sus lindos trajes, que lucian, y el uso de automoviles para sus desplazamientos, hacia pensar en que habian sido bien acogidos en sus nuevos empleos. Las diferents primas atribuidas; la influencia de las aumentaciones en sus altos salarios; la autorización de obreros para trabajarles el huerto y retocar periódicamente sus inmensos «chateaux», sin escatimar para ellos los diversos materiales de construcción empleados; un coche dos caballos puesto al servicio particular de cada ingeniero, sin racionamiento alguno establecido para el uso de carburante... Todo esto y mucho más, que seria muy largo de enumerar, entre gages de material, etc., etc., hace de estos técnicos verdaderos niños mimados.

Sumemos a todo esto los regalos que se le hacen, anualmnte, al antiguo patron, del orden de varios cientos de millones; más las recepciones y medallas atribuidas, todo a cargo de la Administración, y llegaremos a la justa conclusión que un despilfarro parecido no puede ser corregido por los gobernantes del siglo actual.

Este mal terrible que corroe el cuerpo de las empresas nacionalizadas, no puede ser extirpado por nadie que sea ajeno a nuestros principios de igualdad y de justicia social. Solo nosotros podriamos terminar con este cáncer que arruina la Administración en las empresas nacionalizadas.

Miguel MOLINA.

(1) Este empleo de «moniteur» no forma parte de los Cuadros (Cadres). Su misión consiste en pasar toda la jornada con el equipo de dos o tres hombres para empujarles más al rendimiento. Los hay que, por su propio interés, trabajan con los picadores, ya que su jornada es igual a la más alta del equipo, que trabaja a destajo, aumentada de un 10 %.

Liga des Mutilados e Invalidos de la guerra de España en el Exilio

COMITE NACIONAL
BURDEOS

La Liga de Mutilados, en ocasión del viaje a Francia del señor Presidente de la República de México, le ha enviado las líneas de bienvenida y de agradecimiento que transcribimos a continuación, en justo merecimiento a la actitud de un país que no traicionó la causa de nuestro pueblo y que nunca reconoció oficialmente al gobierno y al régimen imperante en España.

El texto de nuestra comunicación es el siguiente:

Excelentísimo Señor Presidente de la República de México.

En el preciso instante en que pisa tierras de Francia, hemos querido que la voz de España, la voz del pueblo que en estos momentos no puede expresar el profundo agradecimiento que siente por la valiente actitud de la nación que en otros tiempos fué «su hija predilecta», llegara hasta su persona a través de estas lineas simples, pero sentidas, que le dirigen los Mutilados e Inválidos de la guerra de España en el Exilio.

Reciba, pues, señor Presidente, el saludo conmovido y respetuoso de todos los españoles, la inmensa mayoría, que en uno y otro lado de la frontera pineraica confian y esperan en un porvenir democrático para España, que rinda a nuestro pueblo las libertades que le fueron arrebatadas en criminal e injustificable atentado contra las instituciones legales de nuestro país.

Acepte para usted y para los ilustres presidentes que le precedieron, el sincero homenaje de un pueblo que no olvida la desinteresada ayuda que México nos prestó durante la guerra, que estima en su justo valor el que jamás se haya reconocido al gobierno usurpador del general Franco y que sabe de la fraternal acogida que México destinó a los miles de compatriotas que obtuvieron asilo en las tierras hermanas de su maravilloso país.

Al expresarle los profundos y sincero sentimientos de amistad que de corazón destinamos al pueblo mexicano, queremos darle una seguridad y formularle un ruego: la seguridad de que cuando el pueblo español recobre sus libertades, establecerá con el de México lazos de fraternal e indisoluble unión, dispuestos ambos a que en los países americanos de habla española y en la península ibérica, triunfen una y otra vez conceptos democráticos que aseguren a todos los ciudadanos un porvenir digno, de constante progreso y de merecido bienestar. El ruego, Señor Presidente, es el de que participe nuestro agradecimiento y nuestras esperanzas al pueblo mexicano, transmitiéndole el saludo que nos permitimos dirigirle en nombre de un pueblo hermano sojuzgado, que con tanto fervor y sacrificio supo luchar en defensa de sus libertades y de las de un mundo que, salvando la honrosa excepción de México, olvidó la deuda que había contraído para con los hombres que en aquellos días lejanos de Julio de 1936 se decidieron, los primeros, a entablar valiente y decidida lucha contra el fascismo.

A su llegada a Francia, Señor Presidente, España le saluda, la España democrática en la que todos confiamos, la verdadera, la única, la que México ayudó en los días sombríos de la guerra y que todavía hoy reconoce, honrándola y honrándose a sí mismo.

¡Viva la gran nación mexicana!

¡Viva nuestra España democrática!

Por el Comité Nacional de la Liga de Mutilados e inválidos de la guerra de España en el Exilio :

El Presidente, *El Secretario,*
J. GUEVARA. *E. GUILLAMON.*

Bordeaux, 25 de marzo de 1963.

COMUNICADO

Antonio VILANOVA FUENTES, residente en avenida Juárez 5108, Apartado postal 696 en Chihuahua, Chih., México, suplica se le proporcione el mayor material posible informativo de españoles exilados políticos en los diferentes episodios de la segunda guerra mundial, especialmente:

Campos de concentración en Francia. — Maquis francés. — División Leclerc. — Bir-Hackeim. — Campos de concentración en Alemania. — Frente soviético. — Ejército clandestino polaco. — Narwick. — Dunquerque. — Fuerza expedicionaria inglesa, etc.

Se trata de hacer un libro o folletos relatando los diferentes episodios con las intervenciones personales de los españoles que actuaron en ellas.

La información puede proporcionarse directamente al solicitante.

COLLABORATION

Actualidad

"PALOS DE CIEGO"

Así titula «La Vanguardia» un curioso editorial, en el que se mete con el discurso pronunciado por Kennedy en la conferencia de San José de Costa Rica. Y están tan fuera de mesura los reproches teledirigidos del órgano de D. Manuel Aznar, con lo que pudieran ser alusiones del presidente americano al papel jugado en la historia por los conquistadores españoles; tan fuera de mesura también la manifestación «espontánea» de estudiantes que ha tenido por teatro Valencia y por cabeza de turco el consulado americano, que cabe preguntarse qué ocurre entre Franco y Kennedy.

¿Es que los americanos se muestran reacios en sus concesiones al Caudillo? ¿Es que el presidente americano ha hecho saber a Franco y a su gobierno alguna noticia desagradable?

En todo caso, los «palos» de «La Vanguardia», continuación de lo que ya habían sido «palos» de «Ya», en Madrid, son realmente de ciego... Por que hasta en ellos el sentido de la oportunidad brilla por su ausencia.

Por ejemplo, hacen resaltar con mucho énfasis la defensa, hecha en la conferencia, de España y su misión «evangelizadora por el general Ydígoras, presidente de la República de Guatemala. Y pocos días después, se produce el golpe de Estado en ese país, en el curso del cual un grupo de militares ha depuesto al presidente en cuestión... ¡Cómo serán estos militares, cuando han depuesto a Ydígoras, juzgándole demasiado liberal y estimando que gobernaba en exceso democráticamente!

De todas maneras, en este asunto Ydígoras, vale la pena de destacar algunos aspectos cómicos: A la vista tenemos una fotografía, aparecida en «La Vanguardia», en la cual se vé a Ydígoras, entre el ambajador de España en Guatemala y el jefe de la Delegación de la Guardia Civil española, coronel Gil Delgado; en visita por tierras guatemaltecas, haciendo entrega al presidente hoy depuesto de una escopeta y de una pistola, dones del Instituto de Cultura Hispánica de Madrid. ¡Curioso Instituto, que en lugar de regalar incunables, regala escopetas y pistolas, no sabemos si premonitoriamente, para que Ydígoras se defienda o se suicide, pues para ambos usos pueden servir los utensiles con que le han obsequiado!

Desde luego, estos «palos de ciego» de «La Vanguardia» han de dejar meditabundo a todo aquel que reflexione un poco. conociendo la manera como funciona la prensa en España. Para que se irriten tanto y salgan con tanto desafuero en defensa de «la obra de España en América» y sobre «el papel que sus colaboradores y consejeros han hecho representar al Presidente Kennedy, al prepararle el discurso de salutación que pronunció en su llegada a San José de Costa Rica» algo raro pesa. La alusión incluso a que los discursos de Kennedy son obra de «negros», es de mal gusto, por cuanto todo el mundo sabe que el general Franco tiene «consejeros y colaboradores» que preparan sus discursos. ¿Por qué mentar la soga en casa del ahorcado?

El lector de la Prensa española ha de estar curado de espantos, pues pasa, sin transición, por obra y gracia de las consignas gubernementales, de los ataques más violentos a los elogios más desmedidos, según de donde sople el viento, trátese de de Gaulle, de Kennedy o del sum sum corda. **Y eso de las manifestaciones «espontáneas» de estudiantes, es ya un truco socorrido, desde los tiempos heroicos de las manifestaciones reclamando Gibraltar a los ingleses y Filipinas a los americanos.**

Si con ello el Caudillo y sus «colaboradores y consejeros», piensan intimidar a Kennedy, es evidente que Kennedy tiene otras moscas que atar por el rabo en estos instantes. Y que el precio de las bases americanas en España y las transacciones en torno a la entrada de la misma en la O.T.A.N. están sujetas a los vaivenes de una política internacional, determinada por muchas contingencias.

No es que nos hagamos excesivas ilusiones sobre los síntomas que comentamos. Pero es indudable que en la España franquista existe hoy cierta inquietud y que desde arriba se dan instrucciones para jugar una de las habituales cartas, a fin de forzar ciertas actitudes.

Y todo ello puede contribuir a poner al régimen dificultades económicas... Si asi no fuese, ¿acaso Aznar daria sus «palos de ciego» y respiraria el sistema por la herida que vemos abierta?

Los fabulosos dispendios del militarismo

Tercera y última parte

Efectuemos algunos contrastes. Y no olvidemos, que si la enumeración de armamentos y tropas la referimos a cuantia monetaria, es porque esta tiene referencia a potencialidad económica. De ahí que, si Napoleon dijo que para vencer las conflagraciones se necesita dinero, dinero y dinero, otros espíritus de conquista, y todos los Estados sin excepción para provocar o mantener la guerra procuran disponer de la mejor base económica posible. Generalmente perdieron la última batalla los más limitados en recursos económicos, si bien es cierto que la ruina flageló, impiadosamente, las capas populares de ambos contrincantes.

Y después, ¿quién puso el hombro para resarcir al país de su hecatombe? Observad los resultados de los ciclos guerreros y veréis, que mientras los pueblos quedan uncidos a las más desgarradoras privaciones, y los gobiernos declaran quiebras rotundas de sus recursos financieros, la fortuna de los traficantes en armas, y de los que han figurado en las cumbres oficiales, ha aumentado fabulosamente.

No se piense, por los argumentos que venimos esgrimiendo, que olvidamos los factores moral e intelectual, en relación con el militarismo, las armas y la guerra. Lo que ocurre es, que dada la penuria de los pueblos, y su bajo nivel cultural, en todo lo que se gasta, en esas inversiones para la destrucción, vemos una sustracción infame a los recursos que podrían elevar las más excelsas virtudes humanas. Remitámonos a algunos ejemplos.

Dejamos constancia, en otra parte de este trabajo, que para los efectos de defensa militar, cada persona norteamericana contribuye en 277 dólares; que en Europa, para los mismos fines, esa contribución solo es de 53. ¿Qué proporción se destina para la cultura? He aquí los datos que nos proporciona la O.N.U.: Estados Unidos, 92; Inglaterra, 39; Suecia,60,7; Belgica, 46,4; Italia, 12,9; Turquía, 10; Portugal, 4,3; España, 2,7.

Aunque la relación en este género de datos es mucho más amplia, creemos que lo expuesto es suficiente para formarse una idea de la inmoralidad gubernamental que prevalece por doquir. Lo evidente es, que la cantidad destinada a la emancipación moral e intelectual del pueblo, apenas s alcanza una tercera parte de lo que se destina a los preparativos de destrucción humana. En orden de gastos superfluos y nocivos, ¿es todo lo que irradian el Estado y el militarismo? No.

La marcha de estos acontecimientos ha entrado en una pendiente muy arriesgada. La seguridad del hombre está por demás comprometida; quizá cuando se quiera sea tarde para evitar la gran hecatombe. El espíritu militar, impulsado por las exaltaciones nacionalistas y estatales, ha comprometido como nunca la suerte de la Humanidad. El abismo infernal que se vislumbra, cuando la mente echa una mirada a la perspectiva negra qu dibujan los genios de la espada y del poder estatal, ruboriza al temperamento más frío e indiferente a las bellezas de la vida humana.

La absorción militarista, en todas las esferas de la vida social, es un fenomeno innegable. Todo converge en la pretensión de su prevalecencia; de todo sustrae para robustecer su potencia destructora. Sin prejuicio de ser más explicitos en detalles, plácenos decir que, Estados Unidos, desde 1953 a 1962, ha gastado 450 mil millones en lo que llama defensa militar. Con rarísimas excepciones, este sector es alentado política y economicamente, por los principales hombres de negocios y empresas industriales del hemisferio yanki.

Fácil es constatar que en esta carrera de hechos se ha dado un salto casi mortal. Situados en las alturas de los presupuestos militares el vertigo se hace inevitable. Sin contar las extras, la N.A.T.O. y Norteamérica, el movimiento militar se lleva la irrisoria cantidad de 67 mil millones de dólares. ¿Y es todo? No.

Por todos es sabido, que al igual que hacen las potencias comunistas, los occidentales introducen su soldadesca por todo el mundo. Tal actitud impone un aumento constante para atenciones militares. De ahí que, recientemente, Estados Unidos haya examinado la conveniencia o no de abandonar su intervención en El Lejano Este. Allá, en actitud de guerra, se sostienen un millón doscientos mil hombres, con un gasto anual de 3.500.000.000 de dólares. Dando a entender que todo esto adquiere fisonomía trágica, también se hace constar, que el movimiento nuclear adscrito a la defensa se traga 15 mil millones.

A juzgar por el ritmo de los acontecimientos militares y armamentistas, nos parece que este trepitar no ha alcanzado su cenit. No dejaría de ser interesante controlar todas las inversiones de este carácter, grandes y chicas; valdrían mucho para evidenciar a los ejércitos como lacra y ruina de todos los tiempos. De cualquier modo, creo estamos descuidando una de las esenciales labores de liberación. Por su expresión divina, con sus vivas imágenes temerosas, a la iglesia dejamos tranquila; por su potencia cada día más elevada, lanzando destellos apocrifos de liberalismo, el cuartel se mira como ciudadela liberadora. Ha disminuido el interés en mantenernos a distancia y combatirlos, al mismo tiempo que no faltan los consejeros del acercamiento y conciliación. Y por este camino, indefectiblemente, las influencias militares tienden a la absorción de las directrices en la vida social.

El combate a todo lo que es agitación militarista y guerrera tiene, en estos momentos, un acervo de motivos favorables como no lo tuvo nunca. Los horrores de la anterior guerra internacional deberían, constantemente, anteponer sus imágenes a la marcha ascendente del militarismo. Nunca se repetirá bastante que el movimiento de los ejércitos es signo de ruina, desolación y muerte. Cuando se tenga algún aprecio el principio de ética social, a ese gran factor de tangible tendencia a manumitir el género humano, la casta militar figurará como expresión de delincuencia. Mientras ella goce de alguna prerrogativa, no esperéis la paz ni la idónea justicia.

¿En que nos basamos? Muy fácil es comprenderlo. Los demócratas ponen a su soldadesca en los lugares estratégicos de la vida nacional; los dictadores, en su casi totalidad de estirpe militar, protejen y halagan a los de su condición, por reprobos que sean. ¿Hacia dónde se encaminan unos y otros? La libertad de los pueblos no les interesa; la función del militarismo siempre fué esclavizadora. Bajo la férula del capitalismo, del Estado y de los ejércitos, las capas populares están destinadas a ser eternos fermentos de desesperación. Hagamos un pequeño resumen provisional.

(suite en page 6)

Recuerdos historicos : Número 3

La semana trágica de Barcelona 1909

Por Angel ROJO

El proceso contra Ferrer fué una lucha entre los ultramontanos y todo el mundo que pudiéramos llamar liberal. En realidad, no existían pruebas convincentes de responsabilidad contra el director de la Escuela Moderna, pero se aprovechaba la ocasión para mirar de acabar con aquel centro de enseñanza laica y su amplio radio de influencia.

La campaña de prensa y actos públicos en favor de Ferrer fué más amplia en el extranjero que en el propio país. Los intelectuales españoles parecían miedosos de mezclarse en aquel proceso por un atentado que había costado varias vidas. Este recelo se manifestó bien claro en el momento que hubo necesidad de buscar un defensor para Ferrer. Todas las primeras figuras de la abogacía madrileña buscaron pretextos para no apechugar con aquel hueso. Fué enconces cuando entró en escena Emiliano Iglesias, lugarteniente de Lerroux, abogado sin clientela, que mal vivía en Barcelona, de lo que podía sacar de *El Progreso* y de la protección de la dueña de una casa de lenocinio. (Lo que no ha impedido que después de nuestra guerra muriera en Madrid, *después de haber recibido los santos sacramentos y la bendición apostólica).*

Le faltaba a Ferrer, en España, una prensa favorable, pues los diarios republicanos y liberales se mostraban muy comedidos en ese asunto. Entonces alguien aconsejó a Sociedad Villafranca que acudiera a ver al redactor de *El Progreso,* es decir, Iglesias. Así lo hizo la compañera de Ferrer y pudieron llegar a un acuerdo, es de suponer que con su cuenta y razón, pues Iglesias no era hombre de nada por altruismo. Y no sólo llegaron a un acuerdo para emprender la campaña pro-Ferrer, sino que se ofreció para defenderle ante los tribunales, ya que no se encontraba otro mejor. Para Iglesias la ocasión era magnífica. Inédito completamente como abogado, actuar de buenas a primeras en Madrid y en una causa célebre era una bicoca que no se podía despreciar. En realidad su fama fué efímera, a pesar de la absolución de Ferrer, pues que jamás volvió a vestir la toga en una causa de importancia.

Por aquella vez escapó Ferrer a la conjura reaccionaria, pues que ya he dicho que fué absuelto. Nakens y los dos obreros republicanos fueron condenados a pequeñas penas, pronto indultados.

Pero la reacción no duerme y ya veremos cómo tres años más tarde lograba, con menos motivos, llevarle al sacrificio en los fosos del Castillo de Montjuich.

⁂

Entre el proceso de Ferrer y la Semana Trágica se produjo en Cataluña el formidable movimiento de *Solidaritat Catalana.* Los enormes atropellos que se cometían a diario contra todas las libertades, valiéndose de la draconiana Ley de Jurisdicciones, tuvieron la virtud de aglutinar los esfuerzos de muchos catalanes y algunos políticos del Centro, con vistas a lograr la abolición de la tal ley, y de paso, ver de democratizar más el país.

Y de esas coincidencias de pensamiento surgió *Solidaritat Catalana,* que aglomeró en sus filas a gentes tan dispares como los carlistas y los republicanos federales. Como era de prever, Lerroux se puso enfrente.

El *14 de abril* de 1907, en un mitin celebrado en el Teatro Tívoli de Barcelona, fué proclamada *Solidaritat Catalana.* En las primeras elecciones a diputados que tuvieron lugar fueron elegidos en toda Cataluña cincuenta diputados, entre ellos Nicolás Salmerón, Luis Morote, y Pi y Armaga, el hijo de Pi y Margall. De los catalanes, los más destacados eran Cambó, Puig y Cadafalch, Vallés y Ribot, Maciá, Sunyol, Calvet, Hurtado, Girona, Salvatella, Albert Rusiñol, Eusebio Corominas, Rahola, Junoy, Zulueta, Nogués, etc.

Parecía que aquel movimiento podía ser algo así como la regeneración de la política no sólo catalana, sino también española. No fué así porque en su propio corazón llevaba el gusano que debería matarla, esto es, la duplicidad de los hombres de la Lliga Regionalista, atentos siempre a defender los intereses particulares por encima del propio país, y en la primera ocasión abandonaron el barco catalán para aceptar carteras de ministros en el gobierno de Madrid.

⁂

En medio de tantos acontecimientos, los militantes obreros no dejaban de trabajar, en malas condiciones, para no sólo conservar los núcleos, sino ver de ampliarlos y organizarlos en forma más en consonancia con los tiempos. Fué entonces cuando — según frase feliz del compañero Peirats —, los anarquistas se decidieron a bajar del palomar y tomar una buena parte en la orientación de los organismos obreros.

Ya hacía tiempo que en «El Arte de Imprimir» se cambiaban impresiones sobre la necesidad de agrupar las sociedades obreras en un organismo federativo que coordinara sus actividades. Y a tenor de este deseo se emprendió una campaña en este sentido, campaña que plasmó en realidad al constituirse, el 3 de agosto de 1907, el organismo titulado *Solidaridad Obrera,* que agrupaba 59 sociedades de oficio. Fué primer Secretario general Antonio Colomé, de la Sociedad de Carpinteros. Figuraba en el Consejo Directivo, A. Badia Matamala, de la Dependencia Mercantil; Jaime Bisbe, de los pintores; Ramón Lostau, cerrajero; Avelino Sánchez, peluquero; Enriqué Farré, de

INTERNATIONALE

Lyonesa - Une belle figure :

FRANCISCO FERRER

Título y argumento de una hermosa película; en realidad fué el «Scenario» de un film el que nos fué relatando el Sr. Th. Argence, vicepresidente de la Liga de los Derechos del Hombre, quien, en una magnífica conferencia, nos hizo vivir momentos palpitantes de emoción, mostrándonos un homtre admirable, mejor diríamos sublime, sin que exageremos el calificativo superlativamente.

El acto fué organizado por el Ateneo Cervantes el 10 de marzo, en la sala de actos de la «Maison de l'Europe», con una asistencia numerosa. El Presidente del Ateneo abrió la sesion, haciendo una breve introducción del tema, poniendo de relieve la prestigiosa figura de Ferrer, cuyo martirio tuvo resonancia en el mundo entero, cediendo acto seguido la palabra al conferenciante.

Inició este su peroración, diciendo que no venia a exponer la filosofía de F. Ferrer Guardia, que se limitaria al relato de su vida. En efecto, fiel a esta premisa, nos fué refiriendo, desde su infancia, las fases de más relieve de la existencia del hombre que se dió enteramente por la liberación del ser humano.

Nació Ferrer en 1859, (el 10 de enero, su aniversario fué celebrado en Francia por sus numerosos admiradores) hijo de una familia numerosa; comenzó a los catorce años a trabajar como dependiente de comercio, teniendo la suerte que su patrón fuera ateo y liberal; este comenzó a inculcarle las ideas liberales y no tardó mucho en ser asíduo visitante de los circulos republicanos, asistiendo a reuniones y conferencias, todo ello, con la lectura de numerosos libros, le fué forjando una personalidad de relieve, no costándole mucho desprenderse de los prejuicios religiosos que le inculcaran en la escuela, regida por la Iglesia, la ladina Iglesia, que se apoderaba del hombre desde su más tierna infancia.

No tardó mucho, el autodidacta nato que era Ferrer, en entrar en la liza de las luchas sociales, comenzando por crear, a los veinte años, una biblioteca circulante, y, habiendo cambiado de oficio, ejercia de revisor en los ferrocarriles, siendo un animador del Sindicato que no tardó en declarar la huelga de los ferroviários.

A causa de sus actividades, es perseguido por las autoridades y finalmente se vé obligado a exilarse en Francia. Fija su residencia en Paris, ganándose la vida como gerente de un restaurante, que debe abandonar a causa de que a muchos de sus clientes se les «olvida» pagar, debiendo dedicarse para ganar su sustento, a dar lecciones de español. En su vida parisina prosiguió incansablemente sus actividades, acudiendo a todas las conferencias y actos que se organizaban, entablando relaciones con numerosas personalidades del mundo-social y de las letras, trabando amistad con Octavio Mirbeau, Tristán Bernard, Maeterlink, Zola, Anatole France, Grave, Malato, y tantos y tantos otros. Vivíase en Francia una época agitada, las huelgas y los conflictos sociales se sucedian, mítines, conferencias y runiones estaban al orden del día. En uno de estos actos escuchó Ferrer a un orador que representaba un sindicato obrero; en el discurso que pronunció quiso alardear de historiador confundiendo fechas, hechos y épocas. Es más que indudable que este caso lamentable, le hiciera sentir la necesidad de crear una escuela para los trabajadores, para que en ella pudieran educarse los hijos de los obreros, y que fuera una escuela sin curas ni religiones, no solo sin dios, sino contra dios. Naciendo, en aquel instante, en la mente de Ferrer, lo que más tarde seria la Escuela Moderna.

El relato de la acción desplegada por Ferrer, de las actividades que realizó, de las relaciones y amistades que contactó, para procurarse los recursos importantes y medios necesarios para llevar a cabo esa gigantesca empresa, que resumiremos con algunas elocuentes cifras: 147 escuelas, una editorial de libros para los niños, especialmente de texto escolar, que más tarde amplió para los adultos, siendo el primer editor en lengua española de la obra monumental de Eliseo Reclus, «EL HOMBRE Y LA TIERRA» y tantas y tantas otras obras que fueron el alimento espiritual de los desheredados de la tierra. Claro que este «milagro» fué el producto de otro «milagro», la amistad entablada por Ferrer con Mlle Ernestina Meunier, rica señora que, al morir, le hizo heredero de UN MILLON DE FRANCOS ORO, o sea el equivalente de TRES O CUATRO CIENTOS millones de nuestro tiempo. Dándose el caso chocante que esta filantrópica señora, antes de conocer a Ferrrer, era católica, siendo convertida al ateismo por el verbo elecuente del fundador de la Escuela Moderna. Amigo lector, valoriza ese ejemplo casi único en la historia de la humanidad, aprecia en su justo valor la importancia de la obra monumental realizada por el MAESTRO, y mide el coraje de nuestro gran Ferrer, al arrancar la infancia de las masas de la todo poderosa Iglesia. Ello nos hará comprender el empño tan encarnizado que esta puso para arrancarle su preciosa vida. Y es que Ferrer atacó el mal por la raíz, tuvo la intuición clarividente que al poder omnipotente de la religión solo se le podria abatir, atacàndose a los cimientos. Esto es, educando al niño en un ambiente libre y racionalista, iluminando su cerebro -y extirpándole las tinieblas del fanatismo.

Olvidamos detallar el relato que se refiere al atentado contra Alfonso XIII, la semana trágica de Barcelona y lo heroíco de los momentos finales en que fué fusilado, por ser conocido de los lectores de nuestras publicaciones, pero nos permitiremos poner de relieve que la figura de Ferrer era tan conocida, tan popular en todas las clases sociales de todos los países, que fué una verdadera ola de protesta internacional la que se levantó en todo el mundo contra la gran injusticia y el asesinato innoble que se cometió contra el auténtico héroe y martir, que se dió por entero a la más justa y grande de las causas.

Manuel BERNABEU.

LA IGLESIA Y SU EVOLUCION

Esto no es todo; hay algo más revelador del espíritu demagógico de la Iglesia y ello se encierra en las manifestaciones hechas en pleno Concilio por Monseñor Maximos, patriarca de Antioquía: «Il y a pourtant quelque chose à faire poru que l'Eglise soit bien, comme l'a dit le Pape le 11 septembre dernier, l'Eglise de tous, et particulièrement celle des pauvres ».

Dicha manifestación es, primero, una corroboración clara, concreta y concisa, de lo dicho siempre por el pueblo, de que la Iglesia era, no la representación de todos, sino la representante de una de sus partes, la Iglesia de los ricos, y segundo, una revelación del espíritu demagógico que anima a la Iglesia. Sepa Juan XXIII, lo mismo que Monseñor Maximos, que una institución espiritualista y que se intitula Universal, debe ser Iglesia de todos, y no de los pobres, como nunca debió ser de los ricos, ya que todos somos iguales, ya que todos somos hermanos, por ser todos hijos de Dios, según la Iglesia romana, y en cuanto a eso de « particulièrement celle des pauvres », sabemos muy bien que no es ese el espíritu que les anima, sino que es más bien el cebo para que pique el desmemoriado pueblo, es la adulación de las masas para aportarlas al redil de la Iglesia; es, en definitiva, la demagogia más sutil en una de sus diferentes facetas, pero que, al fin y al cabo, no es más que pura demagogia.

Prueba de lo hecho es también, lo manifestado por ese mismo Monseñor Maximos: « Il ne s'agit pas tant de riches et de pauvres, mais des ouvriers qui sont la force vive du monde d'aujourd'hui ». ¡Yo que siempre había creído — porque así lo había dicho siempre la Iglesia, en sus medios de expresión, como es prensa y tribuna — de que las *fuerzas vivas* de un país eran los ricos y no los pobres, los propietarios y no los desheredados, los patronos y no los obreros! Ahora resulta, según Mons. Maximos, de que, no sé por qué arte de birli-birloque, los papeles se han invertido, y que las solas y verdaderas fuerzas vivas de un país es el pobre, el desheredado, el obrero que todo lo hace y nada posee. Cierto es, Monseñor Maximos, que las solas fuerzas vivas de un país son éstas, como también es cierto que el trabajo es la única fuente de riqueza de un país, pero si cierto es eso hoy, cierto lo fué también ayer, y no fué dicho, ni reconocido, ni hecho público por la Iglesia en su tiempo, a pesar de también ser sabedora de ello. ¿Evolución? No, caro, lector, no, puro camaleonismo.

La Iglesia no ha evolucionado, aunque así lo parezca; la Iglesia sigue siendo lo que siempre fué, más que rémora y lastre, es el freno que ha impedido por todos los medios que la evolución siguiera su curso normal, impidiendo que toda acción imperativa de los pueblos plasmara en realidad; la Iglesia esconde sus siniestros propósitos, sus concepciones arcaicas y retrógradas, en un seudo-evolucionismo.

No obstante esa posición seudo-evolucionista que la Iglesia ha adoptado, sabe ella muy bien, como así lo ha manifestado diferentes veves, que el control de esas fuerzas vivas, de lo que ha dado en llamarse mundo civilizado, le ha escapado y no goza actualmente de ascendiente alguno en el pueblo, y es por esta razón que la Iglesia

(Suite en page 6.)

"Nueva Senda" ha sido suspendida

Lo que desde hace varios días se temia, ha pasado a ser una realidad. El Boletin de la F.I.J.L., «Nueva Senda», ha sido suspendido por decisión administrativa.

¿Razones? No precisa buscarlas muy lejos. Las reclamaciones del gobierno franquista, que, a cambio de ciertas medidas tomadas contra los activistas de la O.A.S., ha exigido reciprocidad de trato.

«Nueva Senda», órgano de la F.I.J.L., representa para ellos la opinión de la juventud española enfrentada con la dictadura. Alrededor del valiente vocero, se reunia la simpatia y la adhesión de amplias capas de opinión juvenil. Los jóvenes son la preocupación dominante del franquismo: es lógico que sea hacia ellos hacia quienes se dirijan sus miradas.

¿Comentarios? Deberian hacerlos cuantos se precian de demócratas; cuantos reclaman la libertad de expresión como uno de los derechos inalienables del hombre.

Pero los sentimientos y las conciencias están embotados. Se asiste indiferente a todos los atentados contra las normas y principios antaño considerados intangibles. Por encima de toda consideración moral, privan las razones de Estado, las conveniencias políticas.

«ESPOIR», en nombre de la Ve Union Régionale de la C.N.T. eleva su protesta por esta suspensión arbitraria, por cuanto en «Nueva Senda» no se ha hecho jamás apologia de crimen alguno, ni se ha atacado a ningún jefe de Estado extranjero, ni a su familia ni a sus ministros, reglas que deben observarse para que sobre un periódico no caiga el rigor de la ley de imprenta.

«Nueva Senda» ha manifestado, eso si, su disconformidad con la dictadura franquista, como con todo tipo de dictadura.

Por eso se la suspende... Por eso, y porque la voz de la juventud española, expresada a través de sus páginas, irrita e inquieta al franquismo.

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.

Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.

Administrateur : J. BORRAS.

los carreteros; Martín Martí, del pescado. En diversas comisiones estaban José Palau, Pedro Sánchez, José Román, Arturo Gas, el maestro José Casasola...

El 19 de octubre del mismo año apareció el primer número del semanario *Solidaridad Obrera*, órgano del organismo del mismo nombre. Formaron la redacción: Jaime Bisbe, Anselmo Lorenzo, Tomás Herreros, Joaquín Bueso, José Negre, José Román y José Casasola. Fué éste el primer periódico obrero publicado en Cataluña como órgano oficial de una entidad. Antes y después se han publicado muchos otros editados por grupos anarquistas o socialistas.

Un papel importante jugó siempre *Tierra y Libertad*, que comenzó a publicarse, si no recuerdo mal, en 1898; y llegó a ser diario, figurando en su redacción Juan Montseny (Federico Urales), Antonio Apolo, Julio Camba y Soledad Gustavo. También por aquella época salía la *Revista Blanca* en la que también figuraban Urales y Soledad Gustavo.

⁂

Y llegamos al fin, a la llamada *Semana Trágica de Barcelona*. Aquellos sucesos de julio de 1909, tuvieron resonancia universal, por su propia importancia, pero, sobre todo, por haber sido el pretexto del fusilamiento de Francisco Ferrer Guardia. Pretendidos *historiadores de oídas*, y otros mal informados, han escrito muchos errores sobre aquellos hechos. Quien esto escribe *estaba allí*, y ya llevaba un carnet en el bolsillo, por lo que supone que puede dar una versión aproximada de lo que vió.

En realidad de verdad, el origen de todo hay que buscarlo en las minas del Rif. Las españolas y las francesas. Las minas españolas están enclavadas en los terrenos de la cábila de Beni-Bu-Ifrur, en el macizo montañoso del Mixan; las minas francesas, más al interior, en las cercanías del Zoco-el-Arba. Las dos compañías poseen ferrocarril propio para transportar el mineral al embarcadero de Melilla.

Por aquella época, el ejército español no ocupaba en aquella zona más que un limitado espacio fuera de la propia plaza de Melila; por ello, la seguridad no era muy grande ni en las minas ni en las líneas de los ferrocarriles. El trabajo lo efectuaban mineros moros, de los cuales no se sabía nunca qué días querían trabajar y qué días no. Los técnicos franceses y españoles eran contratados con dificultad a causa del aislamiento de las minas. Por todo esto a los explotadores mineros les interesaba en gran manera que las tropas españolas ocuparan aquella parte del Rif, pero a pesar de la presión del gobierno francés y la del propio Conde de Romanones, que se decía era el propietario casi absoluto de las minas españolas, el gobierno español no acababa de decidirse a dar un paso que suponía costoso dado el carácter bélico de los cabileños.

Entonces se apeló al procedimiento clásico de la *agresión a los europeos*. En la conservación de la vía del ferrocarril español trabajaban obreros españoles, de aquellos pobre andaluces del campo de Málaga que acudían periódicamente a Melilla a trabajar *en lo que fuese*, a fin de recoger unas pesetas para afrontar mejor el invierno. Un mal día aparecieron muertos en la vía algunos de aquellos obreros. Jamás se pudo saber quiénes fueron los autores de los asesinatos; acaso tuviera indicios el Conde de Romanones, pero el viejo político nada indicó en sus memorias.

Tras el bárbaro y clásico atentado vino la clásica reacción. El gobernador de la Plaza de Melilla salió al frente de sus tropas, pocas y mal entrenadas, a castigar los poblados cercanos al lugar del suceso, pues era natural (pensaba el militar) que habitantes de aquellos aduares tenían que ser los autores. Y sin encomendarse a dios ni al diablo efectuó una «razzia» en varios miserables poblados de las estribaciones del Monte Gurugú. Los soldados mataron hombres, mujeres y niños, quemaron las casas y se llevaron el trigo, el ganado y las gallinas. Aquella misma noche aparecieron grandes hogueras en los picachos del Gurugú, y al día siguiente miles de moros se encontraban ante Melilla, bloqueándola materialmente por tierra. Las tropas españolas intentaron varias veces salir a dispersar los moros, pero no consiguieron más que tener muchas bajas sin lograr despejar el campo, por lo que se llegó a temer seriamente el asalto a la ciudad.

Rápidamente llegaron tropas de refuerzo desde Málaga, al mando del general Pintos. Esas tropas, al llegar, sin descanso, mareadas, con hambre y sed, fueron mandadas desde los barcos al frente. Hicieron los moros como que se retiraban y en el tristemente célebre Barranco del Lobo, derrotaron a los españoles, causándoles centenares de bajas, entre ellas el propio general Pintos.

Ante la gravedad de la situación, al gobierno de Madrid no se le ocurrió otra cosa que ordenar una especie de movilización, llamando a filas a los reservistas de varias quintas, para enviarlos directamente a Melilla.

La medida fué inmediatamente impopular. Téngase en cuenta que entonces el servicio no era obligatorio; sino por sorteo, y existía aquella afrentosa discriminación en virtud de la cual los quintos se podían *redimir en metálico*, es decir, que los que disponían de dos mil pesetas no efectuaban el servicio militar y en su lugar tenían que incorporarse otros tantos impecuniosos. En aquella ocasión el hecho significaba que sólo serían mandados a Melilla a *pelear con los moros*, los pobres.

Entre los reservistas llamados a filas había muchos ya casados y con hijos, y después de las muy recientes sangrías de Cuba y Filipinas, el pueblo no quería oir hablar de aventuras bélicas y menos para defender intereses mineros.

La prensa obrera y de izquierda emprendió una campaña contra lo que ya empezaba a llamarse guerra de Marruecos, y en varios lugares hubo manifestaciones hostiles, sobre todo de mujeres.

En Barcelona el ambiente estaba muy caldeado, e incluso en los alrededores algunas mujeres se habían tumbado a través de las vías del tren para impedir la marcha de los reservistas.

(Continuará.)

DE TOUT ET POUR TOUS

Libres opiniones - Retrospectivas

Sueños... de lo que fueron realidades

No todo en unestra guerra se redujo a los afanes de la lucha revolucionaria, a la consecución del fruto de nuestras experiencias en las realizaciones colectivistas, a la consolidación de parcas conquistas. Más, mucho más, llevaban nuestras preocupaciones cotidianas, en los frentes y en la retaguardia.

En los frentes, mejor dicho, nuestras huestes debian luchar contra la audacia franquista acuciada por las iniciativas y directrices italogermanas, y contra la acción de la política de determinados comisarios, contra la política de infiltración comunista que en todas las unidades se ejercia al conjuro y mandato de los sicarios hispanomoscovitas.

Nuestros hombres, los libertarios, añadian a los mil inconvenientes de una desigual lucha, al hacer frente a unas hordas militarmente automatizadas, disponiendo de una abundancia de meterial bélico del que nosotros carecíamos, cuando no se nos negaba, el de tener que hacer frente a un sectarismo prosetilista que era la negación de la convivencia antifascista y del propio espíritu de libertad.

Jamás he llegado a comprender, en toda su diafanidad, las escenas fantasiadas del infierno de Dante. Sin embargo, todas las escenas vividas en los frentes teruíanos han suplantado a mi espíritu toda la gama descriptiva del genio del glorioso poeta florentino, esculpida en las páginas de su «Divina Comedia».

Y, para nosotros, los que a la lucha dábamos todo cuanto poseíamos — coraje, valor, audacia y, lo más caro en nosotros, los anarquistas, la sublimidad de los ideales que nos llevaron a la lucha — existía algo más fuerte, más sublime, más elevado que la cruenta lucha contra el fascismo; la lucha interna contra los que, a nuestro lado, más que por la lucha contra el enemigo común, luchaban por su hegemonía partidista, obedeciendo a las consignas que desde el Kremlin eran transmitidas a través de los altos mandatarios que en la Península se hallaban bien nutridos y mejor acomodados.

Eran realmente dantescas las perspectivas en los frentes de lucha. Pero... ¿y en la retaguardia?

Pasan por mi retina, en esta noche de insomnio, unas escenas dignas de ser recordadas, para que quede constancia de los días azarosos de nuestra guerra, sufridos en el corazón de esa tierra bendita y florida que lleva por nombre Valencia.

La Plaza de Emilio Castelar era un hervidero de hombres de Gralarza — pomposamente dichos «guardias de asalto» — armados hasta los dientes, con abundancia de material de guerra de que en los frentes se carecía, en persecución de un puñado de jóvenes, ya demasiados curtidos en la lucha y que en sus plantas llevaban la impronta de las correrías forzadas por la retirada de Málaga y que, en la levantina ciudad de las flores, eran los voceros y vendedores del diario de la tarde «Nosotros», órgano de la F.A.I. de la regional levantina

El furor de la persecución a nuestro diario, y a quienes lo escribian y difundian en la venta diaria, residia simple y claramente en la crítica acerba de las desviaciones revolucionarias y contra los despilfarros de la retaguardia.

Debido a tan execradas persecuciones, se llenaron los monumentos históricos de las Torres de Cuarte y de Serranos de un sin fin de los mejores luchadores del movimiento libertario.

Con ser hondo el fin que perseguian los poderes estatales, lo era más aún, el odio que sobre nosotros recaía, por nuestra sujeción a los dictámenes de una censura draconiana e impropia, impuesta en aras de una concordia antifascista. Es que, nosotros, constituiamos — amén de otro semanario catalanista — los eternos incomformistas, los eternos guerrilleros en contra de los poderes del Estado, que ansiábamos conducir la guerra hacia las finalidades de la verdadera Revolución proletaria.

No se nos combatía y vencía, por la libre discusión de principios. Ni por la finalidad de nuestros objectivos, ya entonces «castrados» por las responsabilidades «políticas» adquiridas. Se nos combatía y encarcelaba para conseguir destruir, así, los ideales que habian echado raíces en las entrañas del pueblo, de ese pueblo que, instintivamente, habia saltado por encima de todo principio de responsabilidad política y habia marcado su propia directriz en la lucha. Lo que el pueblo quería, por lo que luchaba, por lo que ofrendaba sus vidas y su sangre, era por el máximo ideal de libertad, cuya realización tenía al alcance de sus manos.

No fué, ese día memorable, una jornada de sangrante lucha en la retaguardia levantina, por que los libertarios tuvieron conciencia de su misión histórica empeñada en la lucha y porque, antes, «habia que vencer a la facción».

Defectos estos que se pagarían caro por tener en cuenta el sentido de la responsabilidad adquirida y que, más tarde, en la soleada primavera de mayo, ensangrentarían las calles barcelonesas.

El sueño de las realidades constatadas, en más de una ocasión, en la región levantina — fiel reflejo de lo que en los frentes se pasaba, tales las persecuciones estatales a la Columna de Hierro, Temple y Rebeldía y demás organipaciones confederales — han pasado por nuestra retina y han adquirido tal volúmen que más es una llamada a los anarquistas para que, en el futuro, no reincidamos, si bien reconocemos que el Hombre es el único animal de la Creación que tropieza dos veces en la misma piedra.

Queremos y por ello luchamos, la liberación del pueblo ibérico. Pero de ahi, a tomar responsabilidades que coarten la iniciativa y la acción del pueblo en armas, media un abismo.

En la lucha que se avecina — más próxima de los que muchos se puedan creer — hay que dejar libre y eufórica la acción y la iniciativa popular. Después, con excesos o sin ellos, vendrá la hora de la acción reconstructora a realizar. Ya tendremos, entonces, tiempo de limpiar cuanto sea digno de limpieza y hermosearemos nuestro vivir futuro según nos dicte nuestra convivencia con quienes no sean de nuestro acuerdo.

Todo, menos dejarse avasallar de nuevo, como entonces, en aras a responsabilidades adquiridas a priori, que tan sólo sirven para coartarnos nuestra libertad de acción.

Que los sueños, realidades del subconsciente, se transformen en realidades efectivas en el porvenir de nuestras vidas y de nuestras convivencias, adquiriendo con ello un valor más alto y duradero que anticipados pactos y compromisos, que solo pueden, una vez más, trastocar nuestras aspiraciones y el impulso popular.

Que nuestros sueños se transformen en un soñar despierto y se concilien con la Libertad y las aspiraciones de todos los oprimidos.

José DACK.

Marruecos - Abril 1963.

Crónicas de España

Negocio redondo

La segunda parte de las bienaventuranzas para los trabajadores españoles, anunciadas por Franco en su mensaje de año nuevo, han sido publicadas por la prensa indígena y, desde luego, no se puede considerar opíparamente como un aumento de salarios, puesto que la mayor parte de las empresas, mediante convenios colectivos elaborados por las «jerarquías sindicales» y por otros intermediarios, con ninguna o muy poca relación directa con los verdaderos intereses proletarios, o por el «generoso altruísmo» del patrono español, pagaban más de los sueldos mínimos oficiales y ahora pueden absorber la diferencia, siendo fácil suponer que muy pocos de ellos harán un reajuste para seguir favoreciendo a sus respectivas plantillas.

En realidad, esta segunda andanada (la primera fué la puesta en vigor, TEORICAMENTE, de la supresión de arbitrios municipales, y digo TEORICAMENTE porque si bien es cierto que los Ayuntamientos no perciben ya tales ingresos, también es verdad que no se ha notado nada en el coste de los artículos sujetos a esta clase de impuestos) trata más bien del aumento del tanto por ciento de cotización para los Seguros Unificados, Seguro de Desempleo y Mutualidades Laborales. Siempre he sido enemigo de las matemáticas, pero ahora no me queda más remedio que acudir a ellas para demostrar que «no es oro todo lo que reluce» en las páginas de los diarios españoles para continuar alucinando a los ciegos y fanáticos del interior y a los «demócratas» del exterior. Para ello, copiamos literalmente algunos párrafos de la disposición que nos podrán servir de elocuente ejemplo.

«La base de cotización a efectos de Seguros Sociales Unificados, de Desempleo, Mutualidades Laborales y Formación Profesional, será la siguiente:

Ingenieros y Licenciados, 5.600,00 pesetas al mes. — Peritos y ayudantes titulares, 4.800,00 pesetas. — Jefes administrativos y de taller, 3.920,00 pts. — Oficiales administrativos, 2.800,00 pts. — Subalternos, 2.000,00 pts. — Auxiliares y aspirantes técnicos y administrativos, 1.800,00 pts. — Oficiales de primera y segunda, 80 pesetas día. — Oficiales de tercera y especialistas, 70 pesetas día. — Aprendices de tercer y cuarto año, 25 pesetas día».

Supongamos ahora, y ya es mucho suponer, que cada obrero español pierde por enfermedad 7 días al año. Para cubrir nuestro propósito, dejamos una de las categorías precitadas y sea ésta el peón, sin que en ello influya ninguna consideración particular y sí únicamente por ser la peor retribuída.

El salario mensual sujeto a cotización de un peón era de 264,60 pts. de las cuales, en caso de enfermedad durante la semana anual de enfermedad considerada como posible, le abonaba el Servicio del Seguro de Enfermedad, el 60 % si estaba casado y el 50 % si era soltero (158,76 y 132,30 pts. respectivamente). Con el mínimo de 60 pesetas establecido en virtud del Decreto que comentamos, por ese mismo peón, se cotizará con arreglo a 420,00 pesetas mensuales y percibirá como enfermo 252,00 pesetas. La diferencia de cobrar de antes a ahora es, pues, de 93,24 pesetas al casado y de 78,70 al soltero.

Los Seguros Sociales Unificados, que ingresaban por cada peón casado, excluídas las pagas extraordinarias de 18 de Julio y Navidad, 2.693,70 pesetas, ingresarán ahora 3.504,00 pts, lo que nos da una diferencia de 810,30 pts. de las que deduciendo 93,24 pts. más que percibirá el susodicho peón en caso de enfermedad, quedan 717,06. Ahora bien: admitiendo, y ya es mucho admitir también, que destinan 217,06 pesetas a mejoras sanitarias, administrativas, etc., por cada uno de los problemáticos peones enfermos anuales, le proporcionará un total de 500,00 pesetas limpias de polvo y paja, las cuales multiplicadas por los miles y miles de peones y unidas a las de otras categorías más elevadas, nos darán miles de millones de pesetas. Así mismo, si la parte de cotización de un peón era el 7,80 % y ahora es de 7,03 %, resulta que anualmente, dado el aumento de la base contributiva, tendrá que desembolsar 514,65 pesetas más.

Cierto que el tanto por ciento de cotización, para los Seguros Sociales Unificados y de Desempleo disminuye el 3,70 % (antes era el 20,50 % y ahora es el 16,80) pero como la base contributiva aumenta el 58,60 en el caso del peón señalado como ejemplo, queda perfectamente explicada la millonada de que dispondrá el Estado español con su «constante velar» por la clase trabajadora del país.

En cuanto a las Mutualidades Laborales, se benefician por partida doble: una, porque se las tributará con arreglo a las nuevas tarifas mínimas establecidas, y otra porque mantienen el mismo tanto por ciento de cotización (9 %).

Total, que las dos exuberantes nodrizas del franquismo — Seguros Sociales Unificados y Mutualidades Laborales — seguirán manteniendo las arcas del Estado para que éste pueda aumentar el número de generales, de sus orgías represivas, de sus monumentos a los caídos y de tantos otros derroches con que Franco y sus fieles servidores «administran» el erario público de la nación que dicen gobernar. ¿Hasta cuándo va a durar semejante atentado al pueblo español, «democracias, cunas del proletariado» y demás vocablos que tan a menudo desmienten la esencia de su significado?

AVE FENIX

Los fabulosos dispendios del militarismo

(Suite de la page 4.)

Presupuesto de EE. UU.	52.000.000.000
Presupuesto de Europa	15.000.000.000
Guerra de Corea	138.000.000.000
Presupuestos de diez años	450.000.000.000
Movimiento nuclear para D.	15.000.000.000
Lejano Este	3.000.000.000
Gastos de las Bases	32.000.000.000
Gastos en el Congo	400.000.000
Gastos del Skybolt	500.000.000
Total miles de millones	673.932.000.000

¿Qué podría hacerse con esta cantidad aplicada a movimiento de utilidad social? ¿Por qué dejan de cubrir los estados tantas necesidades perentorias de carácter social? ¿Es herejía decir que estos dispendios constituyen un delito de lesa humanidad? Ante lo que tenemos a la vista, una realidad trágica del militarismo y del estatismo, nuestro pensamiento deambula por todos los hemisferios de la cultura, de la industria, de la agricultura, de la infancia, de la vejez, y de tantos otros aspectos de la vida, seguro de que tienen solución de no mediar estos gastos aterradores.

Alguien ha dicho que si dividiera en tiempo la cantidad que Estados Unidos gasta para la defensa en un año, correspondería a un dólar sesenta centavos cada segundo desde el nacimiento de Cristo hasta nuestros días. Y si esa misma cantidad fuese dividida a dólar por minuto, cubriría nada menos que 3.171 años. Siguiendo estas humorísticas distribuciones termina diciendonos: «Si la cantidad del presupuesto de este año se pusiera en pila, con billetes de dólar uno sobre otro, alcanzarían una altura de 11.886 metros».

Por nuestra parte, propondríamos soluciones de otra naturaleza, de las que hablaremos en otra ocasión.

Severino CAMPOS.

La Iglesia y su evolución

(Suite de la page 5.)

ha extendido su campo de acción a los pueblos africanos, asiáticos, oceánicos e incluso a los países latinoamericanos, como así lo atestigua la infinidad de nombramientos de elementos autóctonos de esos países como obispos, arzobispos e incluso como cardenales, para así facilitar su obra de captación y proselitismo.

Ante una tal perspectiva, una reorganización y coordinación de todas las fuerzas progresivas, y por lo tanto amantes de la libertad, se impone, para así poder hacer frente con más eficacia, a las fuerzas del oscurantismo que encarna la Iglesia; allá donde ésta desarrolle sus actividades, tenemos todos nosotros el ineludible deber de combatir el mal, allá donde se encuentre, aunque éste se revista con el ropaje del evolucionismo, hasta conseguir que la justicia social y el amor entre los hombres se imponga, a pesar de las maniobras de la Iglesia.

Isidro ARTIGAS

LA LEALTAD. — La lealtad es lo mejor del hombre. Quien es leal, es justo, incluso con el enemigo. ¡Pero qué rara es la virtud! ¡Qué pocos los elegidos para practicarla! ¡Cuánto cuesta ser verdaderamente leal! Como el leal debe empezar por serlo para así mismo, suele ocurrir que el egoísmo mediano que nos domina, nos impele a engañarnos, y si aceptamos autoengañarnos, cómo evitar engañar a los demás?

Sin embargo, como a todos nos gusta parecer justos y buenos, no tenemos otro remedio que buscar justificaciones a nuestra conducta, incluso por propia estimación. Y aparece entonces ese invento tartufesco, el eufemismo. (Como sea al revés, que el eufemismo engendrara el tartufismo. Allá Molière).

El eufemismo permite atacar guardando las formas, que, para muchos, es lo esencial. Natural es que las primeras víctimas de los eufémicos sean los ingenuos, que todavía quedan y deambulan con los ojos cerrados, pretendiendo nada menos que llamar al pan, pan, y al vino, vino,

El ingenuo, juzgando por sí mismo, cree firmemente, por ejemplo, en la amistad, en la buena, la desinteresada; y en su buena fe, no puede concebir que sus *amigos* sean eufémicos, y que un mal día puedan dejar de serlo, y armados de la clásica daga florentina le asesten la no menos clásica puñalada trapera. Pero eso llega; y de ahí se infiere que el eufemismo es la antítesis de la lealtad.

Malo es el eufemismo en singular, pero ¡cuántos males puede causar si se pluraliza! Es decir, cuando se agrupan en cuadrilla, y muy de acuerdo con su sistema, atacan solapadamente, con premeditación, alevosía, nocturnidad, abuso de confianza y abuso de poder.

En tales condiciones, al pobre ingenuo no le queda otro remedio que tomarse la cicuta, velarse el rostro y esperar resignadamente la muerte civil... mientras los conjurados eufémicos, satisfechos, se bañan, no precisamente en agua de rosas, bajo la paternal mirada del búdico mecenas.

Serafí ROIG.

FESTIVAL EN BURDEOS

Domingo, 21 de abril, a las tres y media de la tarde, sala Son-Tay. (Detrás de la estación de San-Juan) el Grupo Artístico «Cultura Popular», pondrá en escena la obra en tres actos, titulada :

«EL CLUB DE LOS CHIFLADOS»

Para invitaciones, al compañero Alonso, 42, rue Lalande, Bolsa Vieja del Trabajo.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

F.L. DE DIJON

El día 14 de abril, la F. L. de Dijon convoca a todos sus afiliados a la reunión que se celebrará a las nueve de la mañana en el Café de la Comedia. Esperando que la militancia estará presente, por el bien de nuestras ideas y de la Organización.

LIBRE PENSEE DU RHONE

La Libre Pensée du Rhône, (sección de Villeurbanne) invita a todos los españoles y amantes de la libertad a oir la voz del libre pensador **Frances, H. Bordes.** Este desarrollará su conferencia bajo el título de:

«Los Dogmas contra la Ciencia»

La conferencia tendrá lugar el 21 de abril, a las 9 h. 30 de la mañana, en el domicilio social de la C.N.T. de Lyon, 286, cours Emile-Zola, Villeurbanne.

S.I.A. Y F.L. DE ORLEANS

Con ocasión del Festival Benéfico que organizan la C.N.T. y el *« Combat Sindicaliste »*, el próximo día 21 de abril, a las 2 h. 45 de la tarde, en el «Palais de la Mutualité» de Paris que con tanto éxito hacen cada año, desde Orleans organizamos un viaje en autocar. Precio, 10 F, ida y vuelta.

Todos los que deseen ir, pueden inscribirse e informarse en casa del compañero Calvo. En el Café de la rue de Bourgogne, 208, o dirigiéndose al compañero Parra, rue Jeanne-d'Arc, 28, Orléans.

AMIS DE S.I.A. DE FUMEL

Se invita a todos los afiliados, amigos y simpatizantes de S.I.A. en general, así como a todos los españoles que les pudiera interesar este Grupo de fraternidad y ayuda para todos, que el próximo domingo, día 14 de abril (fecha memorable) se celebrará la reunión extraordinaria, a las 9 de la mañana, en el local de costumbre.

Por los muy interesantes y diversos asuntos a tratar, se encarece la presencia de todos, ya que, para proseguir el camino que se ha trazado, es necesario entender la opinión de cada uno para llevarlo a bien y si es posible, mejorarlo aún más para que todo el mundo conozca lo que es S.I.A.

⁂

FEDERACION LOCAL DE OULLINS (Rhône)

CONFERENCIA PUBLICA

El domingo, 14 de abril, a las 9 h. 30, Sala de Fiestas de Oullins, darà una conferencia el compañero Germinal Esgleas, quien disertará sobre: «La lucha de los pueblos por su libertad». Invitamos al acto a todos los militantes libertarios del Rhône y Loire, como asi mismo a cuantos hombres luchan por la liberación y emancipación de los pueblos.

¡Hombres libres, retener esta fecha, haciendo acto de presencia ese dia!

EL COMITE.

Nota. — Por la tarde, interesantisimo Festival benéfico organizado por la sección de S.I.A. de Oullins, con el concurso de un renovado cuadro de artistas noveles, escogidos en nuestra región.

¡Compañeros todos, contribuid a tan magna obra solidaria, asistiendo y propagando este acto!

Para desplazamientos a Oullins, tomar el autobus n° 10 en Perrache-Lyon.

ACTO DE LA ALIANZA SINDICAL EN HAUTE-VIENNE LIMOGES

El domingo, 14 de abril, a las nueve y media de la mañana se celebrará en la Casa del Pueblo de Limoges, rue Charles-Michels, un acto de Alianza Sindical con la participación de los siguientes oradores:

Pascual TOMAS, por la U.G.T.
R. SANTAMARIA, por la C.N.T.

Por la tarde, y en el mismo local, gran festival por el grupo artístico de Clermont-Ferrand.

Invitamos a todos los compañeros y amigos de la libertad, de la región, a este acto de fraternización antifascista.

MENDIGO FORZADO

Durante el frío y pesado invierno que está finalizando, hemos confortado el espíritu al amor de la lumbre y de la familia. Ahora que empezamos a desentumecernos, a recobrar ilusiones, esperanzas, un tanto agazapadas por los rigurosos meses, de cielo gris, húmedo, brumoso, que llevamos pasados, quiero plasmar en el papel algunas de las imágenes que, cual cinta cinematográfica, han desfilado por nuestra mente en los días señalados.

Fué en la época más triste y dura de las que lleva atravesadas el pueblo español. Por aquel entonces nos encontrábamos en un lugar de Andalucía cuyo nombre trataré de silenciar.

La situación económica de los menesterosos era desesperante. El hambre hacía estragos entre la clase trabajadora. La represión fascista se acentuaba cada día más. Los fusilamientos de trabajadores eran diarios. El duelo, la pena, cubría con su triste manto, la mayoría de los hogares humildes del país. El desespero cundía por doquier. Parecía que nunca terminaría tan terrible situación.

Los productos que se recogían, eran requisados por las autoridades franquistas. Se los mandaban a Hitler, en pago a la deuda contraída por la ayuda que de éste habían recibido durante la contienda española.

En tan trágica situación, encontré a Federico pidiendo limosna. No era mendigo profesional, como lo son los que integran ciertas órdenes religiosas, que tienen como sistema mendigar, pasar la vida pidiendo, sin dar nada a nadie, sino mendigo forzado, trabajador honrado y noble. Por ello, se avergonzaba de su precaria situación.

Cuando se encontraba con algún conocido, procuraba evitar el saludo. Desaparecía revolviendo callejuelas como si temiese algo, igual que si hubiese cometido algún delito.

Encorvado, más que por el peso de los años, por los duros y forzados trabajos que había realizado durante su vida, caminaba de puerta en puerta pidiendo la caridad pública. Entraba y salía de las casas como un autómata; sin voluntad propia. Colgaba de su hombro una bolsa donde ponía los mendrugos que le daban. Andaba como conducido por la fuerza ciega del destino.

Cubría su cuerpo con una vieja pelliza, deshilachada. Un deteriorado pantalón completaba su vestimenta. Del mismo pelaje eran las grandes y usadas albarcas que calzaba.

La impresión de dolor que me produjo el verlo en tal estado, no he podido olvidarla. La imagen de aquel buen hombre, de aquel luchador que con nosotros había combatido, lleno de fe y de entusiasmo, contra los bárbaros que ahora lo sometían a tan duras pruebas, no se ha borrado de mi memoria. Imagen que simboliza el martirologio de todo un pueblo, vencido y humillado. Ella nos insta, nos aguijonea continuamente para que continuemos en la lucha por su liberación.

De las muchas vicisitudes que tienen que pasar los trabajadores, los desheredados de la fortuna, la más pésima. humillante y vergonzosa, debe ser la de tener que mendigar. Y sin embargo, esto es lo que les ofrece la sociedad capitalista, inicua y deshumanizada, como pago del sudor que ha derramado trabajando para enriquecer a los que no producen nada y viven al abrigo de todas las miserias.

Nosotros, algunos de los que hemos vivido, pasado por esas horas de prueba, de difícil solución, como lo son las expuestas en este trabajo, hemos podido conseguir liberarnos de tan monstruoso régimen. Pero ello no es todo. El grueso, la mayoría de los que con nosotros compartieron tan terrible y azarosa época, continúan allí, sufriendo, penando, envejeciendo; sin olvidar el pasado, consecuentes con el presente, pensando en un futuro de bienestar, de igualdad y de justicia para todos.

Ayudarles, orientarles es misión de todos y particularmente de nosotros, los libertarios. Que la abulia, la desconfianza, el pesimismo no consigan ganar nuestra voluntad. Demostremos, con fe y entusiasmo, estar dispuestos a no dejarnos arrastrar por la turbia corriente que nos envuelve, hasta conseguir dar pan y libertad a todos los menesterosos de la tierra.

J. HIRALDO

CARTA ABIERTA A LA COMISION NACIONAL DE RELACIONES DE LA F.N.I.F.

Herrar o quitar el banco

Al escribir esta carta, no lo hago con ánimo de polémica; me propongo solamente exteriorizar mis sentimientos con el mismo derecho que otros compañeros pueden exteriorizar los suyos. Ni más, ni menos. Si lo que he de decir no gusta, mala suerte. Y, quédese cada cual con su gusto.

La Federación Nacional de Industria Ferroviaria, es una Organización de lucha de clases y revolucionaria. Yo sé bien que no he dicho nada nuevo porque todos lo sabéis, pero voy a ver si lo puedo decir ahora. Una Organización revolucionaria no puede vivir de aportaciones voluntarias que, al fin, son limosnas; necesita que sus militantes la sostengan contra viento y marea con sus aportaciones obligatorias, que a la vez se las imponen a los que solamente son meros afiliados cotizantes . «Fuera o dentro», en clandestinidad o en legalidad — para el militante no existe legalidad — la Federación tiene que seguir «siendo». Empeñarse en sostenerla como un *símbolo*, supone ya de por sí una dejación de deberes, y si no se puede sostener con toda gallardía, es mucho más revolucionario y cenetista «guardarla bien» para cuando se la pueda «presentar» con toda garantía y dignidad social, dedicando las energías a la C.N.T. O herrar, o quitar el banco.

Sostener a la Federación en el exilio con una cuota obligatoria, es algo positivo porque se puede hacer un fondo de resistencia que la permita desenvolverse con normalidad, y prestar la ayuda necesaria que necesita la Federación del Interior. Esperar a que los mecenas tengan a bien desprenderse de unas monedas, es hacer labor negativa y antirrevolucionaria, porque la hacen vivir de limosna. Y, tanto los hombres de la C.N.T. como sus organizaciones, unos y otras, vivimos del calor que nos prestamos, detestando la limosna, que envilece al que la recibe, y denigra al que la da.

Siempre es saludable huir de las contradicciones; no sientan bien. Como los alimentos en malas condiciones para el consumo, dan indigestión. En el Boletín N° 53 de «Cultura Ferroviaria», habéis incluído el desesperado llamamiento de S.I.A.. «Para todos», recomendando la misión que S.I.A. tiene, y la obligación de los afiliados a cumplir con sus deberes. Pues si es S.I.A. quien debe atender a los confederados, principalmente, en solidaridad y ayuda económica, ¿por qué la Comisión Nacional de Relaciones de la Federación hace las funciones que a S.I.A. corresponden? «Predicar no es dar trigo». Dejar, pues, a S.I.A. que realice su labor.

Por hoy nada más.

Fraternalmente,

J. Pastor Sevilla.

Inglaterra, Perivale, marzo 1963.

Desde Paris

LA PENA DE MUERTE

Es deprimente tener que constatar que las naciones llamadas supercivilizadas no han dejado de utilizar la práctica del asesinato como arma de defensa y ataque. Cuesta muy poco el quitar la vida a un ser humano.

Ultimamente en el fuerte de Ivry un hombre sano ha sido fusilado. En una calle de París otro hombre cae bajo las balas de un fanático. No importa lo que han sido, no importa lo que hayan hecho, solo importa que los dos han desaparecido de este mundo con una lógica que da miedo. ¿Producto de una pasión momentanea? ¿ De un momento de ira? ¡NO!, las dos muertes han sido sabiamente preparadas, ordenadas y ejecutadas en nombre de leyes y lógicas incomprensibles.

Un ser humano vale mucho para hacerlo desaparecer, asi, friamente, como el que busca una fórmula en una tabla de logaritmos, y por tanto! en nuestras casas hemos visto lo que cuesta poner al mundo un ser, hacerlo vivir, instruirlo, sufrir con sus sufrimientos, gozar en sus alegrías, sentirnos vivir a través de ellos, y todo eso suprimirlo por el placer de venganza de una sociedad supercivilazada? La vida, al penetrar en el recién nacido, reclama ya su derecho a vivir, a respirar el mismo aire que todos, ¡esa vida es sagrada! nadie tiene derecho a quitársela! La sociedad debe buscar otros medios de vengar sus rencores.

¿Quién no se ha sentido tentado de eliminar a un enemigo? Pero ello ha sido fruto de pasiones desatadas, de venganza terribles, porque terribles han sido las ofensas, pero ha terminado por imponerse la razón, por desaparecer la cólera y recordar la lógica natural de aquel pobre campesino indio que ««sentado a la puerta de su casa, veía pasar los cadáveres de sus enemigos».

Cuanto más culto sea el hombre, más preparado debe estar al olvido de las ofensas y al perdón; su razón debe dictarle los imperativos del «no matarás» y aunque la sociedad actual sostenga la necesidad de la pena de muerte, no olvidemos que es porque sienten más afinidad con los asesinos que no con los que la combaten.

Debemos controlar las pasiones; ellas arman el brazo ejecutor; la razón en cambio mantiene quietos estos brazos creados para el abrazo fraternal y el trabajo solidario.

La humanidad tiene en cartera muchas revoluciones por hacer; hágámoslas con el máximo respeto a la vida. Dejemos los aforismos en el cuarto de los trastos viejos por perniciosos. Cambiemos todas las estructuras que se oponen al derecho de vivir y combatamos con la palabra y con la conciencia, y, si es necesario, con este sentimentalismo de nuestra raza, todo lo que se oponga al sentido humanista de nuestras ideas, y como Rémy de Gourmont, cuando creamos necesario decir algo que estimamos útil al progreso y al conocimiento de la verdad, no vacilemos; es mejor exponerse a la censura de los demás que al desprecio de si mismo.

Jep D'ARANES.

NECROLOGICA

JOSE BORREGO GOMEZ

En fecha 28 de febrero 1963, en la localidad de Riom (P.-de-D.), falleció a los 71 años de edad, de corta pero penosa enfermedad, el que fué compañero, José Borrego Gómez, nativo de Benasjan (Málaga), donde militó siempre con ardor y entusiasmo en la C.N.T., a la cual pertenecia desde 1931 y por la que en todo momento se desveló. Como hombre y militante supo cumplir con su deber en nuestra Revolución, durante la guerra civil y el duro destierro, donde con la misma firmeza de combatiente confederal seguia formando en nuestras filas.

Militaba en esta F.L.; como tantos y tantos compañeros nuestro José Borrego nos dejó sin que su ilusión, el retorno a la tierra añorada libre del yugo que la oprime, se plasmase.

Vida ejemplar de trabajo la suya, para sacar adelante la familia, por quien se desveló, tratándola con cariño y esmero.

El entierro fué civil; una sentida y gran manifestación de duelo. Le acompañamos a su última demora todos los compañeros, amigos y españoles en general, con afluencia de localidades limítrofes y numeroso público francés, dada la simpatía de que gozaba entre todos. Compañero Borrego, los compañeros de la Federación Local te tendrán siempre presente y te recordarán.

Et compañero secretario de la Local, despidiéndole, dijo unas palabras ininteligibles acuciado por la pena.

A sus hijos les expresamos nuestro más profundo y sentido pésame y en particular a su querida compañera Isabel, por el espíritu de abnegación que en todo momento y durante el transcurso de su enfermedad ha sabido demostrar.

! Salud, compañero Borrego, descansa en paz !.

El secretariado.

SERVICE DE LIBRAIRIE

Folletos a 1 F 50

«Rusia y España».
«Guerra Civil».
«Frente al Publico».
«El barco Varado».
«La Revolución y el Estado».
«Don Quijote de Alcala de Henares».
«Orientación Anarquista».
«El fascismo en el siglo XX».
«El papel del individuo»,
«Origen del socialismo moderno».
«Bolchevismo y anarquismo».
«Reivindicación de la libertad».
«Alejandro Korn».
«El humanisferio».

Pedidos: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

ESPOIR AIT CNT
HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C. N. T. F.

LES FEMMES ET LE FEMINISME

« Nous sommes les égales des hommes ». Ayant dit, les féministes ont revêtu un complet veston, coiffé un feutre masculin et, chaussées de hautes bottes, elles envahissent salles de rédaction et meetings.

Sous prétexte de rédemption et de pardon, fidèle à sa doctrine basée sur la charité et non sur la justice, le christianisme prétendit rédimer la femme coupable du péché originel, c'est-à-dire de beauté et de volupté. Il la plaça dans cette situation difficile et bizarre d'avoir à choisir entre l'auréole ou la servitude; la femme sortait du gynécée, mais pour entrer à la cuisine ou au couvent; elle n'avait rien gagné que cette héréditaire humilité et cet esprit mystique qui pèsent encore sur ses épaules.

La croyance a disparu peu à peu, mais hypocritement, les bourgeois ont conservé de la morale ce qui était propre à leur garder des épouses dociles, sans pensée, reflétant à merveille leur personnalité falote et leurs petits égoïsmes.

Une bonne hérédité d'esclavage pèse ainsi sur toutes les femmes, et même les plus hardies militantes sont trop souvent enclines à cette admiration de la force qui jetait les femmes dans les bras des guerriers vainqueurs. La violence les anime à l'égard des mâles; modernes amazones, les plus « avancées » d'entre elles s'avèrent combatives, et après que les suffragettes anglaises eurent affirmé leurs droits en brisant les glaces des boutiques et en crevant les toiles au Salon, on entendit Lucie Colliard, pacifiste, communiste, affirmer sa foi dans le militarisme régénérateur.

Nous verrons plus tard ce que pourrait être l'attitude des femmes dans cette époque d'enfantement douloureux qu'est une période révolutionnaire : mais, dès maintenant, nous affirmons que telle n'est pas notre conception du rôle féminin.

La véritable femme dédaignerait les « ismes » à la mode; créatrice de vie, elle aimerait par-dessus tout la vie et craindrait tout ce qui peut lui nuire ou la détruire. Compagne de l'homme de son choix, elle vivrait à ses côtés, ou bien indépendante selon son désir, ayant sa tâche, différente, mais non inférieure ou supérieure et voyant dans la différence des sexes des motifs non de lutte, mais d'harmonie.

Dans un monde logique, la femme — égale de l'homme en droits et en devoirs — pourrait, tout comme lui, peupler ses loisirs de préoccupations intellectuelles et artistiques.

En science, en art, des femmes surent égaler la faculté créatrice des hommes. Sans s'inquiéter de leurs droits, consciencieusement, profondément, elles ont travaillé, apportant leur part au patrimoine humain. D'autres que ne tentèrent point des prérogatives jusqu'ici masculines, surent, pour leurs proches, dans leur milieu social, être un exemple de bonté souriante, d'intelligent bon sens. Celles-là, sans travestissement, sans combat, sans lutte, furent sœurs des meilleurs d'entre les hommes.

Voilà, chères lectrices, le féminisne qui nous tente.

La femme a des droits, tout comme des devoirs, mais ils sont en rapport avec sa psychologie, sa physiologie, tout de même différentes de celles de l'homme, et si beaucoup d'entre elles ont dû vivre d'une vie quasi-masculine, partager des labeurs masculins, c'est une situation de fait qu'il convient d'envisager, d'améliorer, mais qu'il ne sied peut-être pas d'ériger en principe. Que toutes les places soient ouvertes aux femmes, bien; mais mieux encore qu'elles sachent et puissent choisir celle qui leur convient et qu'elles se souviennent que mieux vaut lutter contre l'ordre social aux côtés des hommes que lutter contre ceux-ci. Cette bataille des sexes ne peut que désorganiser les forces subversives qui détruisent la vieille société bourgeoise, qui opprime indistinctement les hommes et les femmes.

Henriette MARC.

Un peu d'humour

Vers une plus grande liberté des mœurs

Que l'on ne voie pas, par ce qui va suivre, que je veuille faire miroiter quelques illusions. Loin de moi cette pensée. Les nouvelles transmises par la presse me permettent des commentaires. Bons ou mauvais ? Les lecteurs jugeront.

S'il m'est permis de m'exprimer comme suit : les mannes de l'ami Armand doivent se réjouir de la mise en application de certaines mœurs, que l'on n'hésite pas à rendre publiques. Lui qui poussait à la réalisation de la liberté, sous ses multiples formes, dont la plus grande liberté dans les rapports des humains des deux sexes. Nous sommes encore quelques-uns qui nous souvenons de certaine propagande qui nous plaisait et à laquelle nous participions, selon nos possibilités : le combat contre l'exclusivisme en amour, la compréhension de la plus grande autonomie individuelle en accord avec l'affirmation de Victor Marguerite : « Ton corps est à toi ». Il avait fondé l'association fermée des « Compagnons de l'En Dehors » pour une solidarité effective, afin que de multiples satisfactions en découlent. Si les résultats satisfaisants n'ont pas été aussi nombreux que désirés, des compagnes et compagnons, débarrassés de préjugés inhérents aux mœurs courantes ont eu l'occasion de se rencontrer pour la réalisation de leurs désirs.

Ces souvenirs me reviennent à la lecture d'une nouvelle donnée le 20 mars, dont voici le titre :

Le roi Ibn Séoud séjournera deux semaines sur la Côte d'Azur avec ses 7 épouses et ses 30 concubines.

Et la nouvelle bien détaillée nous fait savoir que deux avions affrétés venant de Genève amenaient à Nice cette nombreuse compagnie avec le personnel adéquat. Nous apprenons aussi que, quoique ce personnage fasse un voyage privé, une personnalité officielle de la République française, M. Moatti, préfet des Alpes-Maritimes, est venu l'accueillir à l'aérodrome.

Ainsi, nous pouvons en déduire, puisque une telle situation est admise officiellement, qu'en France les citoyens peuvent multiplier leurs rapports aussi bien que les autres personnes qui viennent séjourner dans notre pays. Je ne sais ce que doit en penser Mme de Maintenant, la compagne bien-aimée de notre guide national, à qui l'on attribue des mœurs très austères.

La nouvelle continue à nous faire savoir que ce roi est d'une sobriété exemplaire, mais que les frais de séjour, simplement en frais d'hôtel, de sa compagnie, ne s'élèvent journellement qu'à 25.000 francs, soit 2 millions 500.000 AF, ce qui n'est qu'à la portée du premier économiquement faible français, assez viril pour satisfaire ses nombreuses maîtresses.

Il est certainement inutile d'épiloguer sur le formidable (?) bonheur des sujets de ce monarque.

Comme quoi, ce sont des Orientaux qui contribueront à implanter cette liberté des mœurs en France et peut-être dans d'autres pays d'Occident.

Cela me fait souvenir une autre histoire d'Orient datant de quelques années que les journaux nous avaient rapportée; histoire que j'avais communiquée à l'ami Armand qui en avait donné quelques échos. C'était une Irakienne qui avait trouvé le moyen d'avoir sept maris, arguant qu'elle devait avoir autant de droits que les hommes pouvant avoir plusieurs épouses, lorsque le pot aux roses fut découvert. Elle fut condamnée à sept mois de prison, mais le meilleur de l'histoire est que ses sept maris l'ont absoute et ont réclamé sa sortie de prison.

⁂

Comme j'étais en train de réfléchir pour continuer mes commentaires, un ami qui se trouvait à mes côtés se permettait de lire mon griffouillage, il m'interpella vivement :

— N'auras-tu pas bientôt fini d'écrire pareilles élucubrations ? Comme quoi tu dérailles tant et plus. Si ton début de papier peut être à peu près intéressant, il n'en est pas de même pour la suite. Tu devrais savoir que ce roi dont tu narres l'histoire est une personnalité supérieure qui peut avoir les mœurs qui lui plaisent, comme d'autres personnalités, même d'Occident, se prétendant aussi supérieures qui ont pu agir dans le même sens, mais beaucoup moindrement, comme Mussolini et Hitler, ainsi que certainement d'autres.

— !...

— Avise-toi seulement de réunir en ta compagnie les nombreuses maîtresses que tu désires, sans oublier d'inviter suffisamment de compagnons, afin que le plaisir soit équitablement réparti, et tu verras si les règles morales et... décentes, s'entend — ne te seront pas imposées !

Que répondre à cela ?

— Ah! merde, alors !

CYRANO.

P.-S. — Par suite de certains scrupules que, par la suite, je n'ai pas trouvé très bien fondés, ce papier, écrit le 20 mars, aurait dû paraître plus tôt. L'accident de l'avion de ce roi, survenu le lendemain, et par la suite son indisposition passagère, motivaient mes soi-disant scrupules.

— L'EGLISE EST AVEC VOUS, MON FRERE

-- Même dans mon domaine! Ça devient intolérable!

Dans le domaine de l'absurde

« Nueva Senda », bulletin de la Fédération Ibérique des Jeunesses Libertaires, a été interdit par décision administrative.

Ne nous demandez pas pourquoi. Il n'y a pas de pourquoi.

« Nueva Senda » n'a jamais fait l'apologie du crime, ni mis en question aucun chef d'Etat étranger, sa famille ou ses ministres.

Aucun article de loi ne pouvait lui être appliqué. Mais cela n'a eu aucune importance.

Evidemment, il a combattu la dictature franquiste, comme il a combattu la dictature communiste, comme tout autre dictature.

Et le franquisme a sans doute demandé la suspension de « Nueva Senda », car ce que l'on veut, c'est étouffer la voix de la jeunesse espagnole.

« Espoir » et la Ve Union Régionale de la C.N.T. élèvent leur plus énergique protestation, regrettant profondément que de telles mesures arbitraires puissent être prises dans un pays comme la France.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

Documents

LE FRANQUISME, ses origines ses caractéristiques et sa véritable vocation

Voici un nouveau document tiré du livre « Documents Secrets », du Ministère des Affaires Etrangères d'Allemagne. A travers ce document, on voit apparaître l'état d'esprit et les intentions du « Caudillo » vis-à-vis de ses compères Hitler et Mussolini.

★

Stohrer au Ministère des affaires étrangères.
Madrid, 8 janvier 1941.
Rigoureusement confidentiel.

Le Ministre des Affaires Etrangères d'Espagne a prié l'Ambassadeur d'Italie, qui se rend en Italie pour quelques jours, d'informer le Comte Ciano **que l'Espagne serait déjà entrée en guerre** si elle n'avait craint la famine du fait du manque de réserves de blé.

Il regrette beaucoup ce contretemps et espère néanmoins qu'il pourra encore être évité.

Mon collègue italien m'avait demandé de ne pas informer Rome de cet entretien confidenlaquelle il pourrait rencontrer tel avant le 20 janvier, date à Ciano et lui en faire part.

STOHRER.

★

Geizsaecker à Stohrer.
Berlin, le 17 février 1941.

Télégramme
à M. l'Ambassadeur,
personnellement.

Sur les instances personnelles du Duce, le chargé d'affaires italien a fait ici, pour l'information du Führer et du Ministre des Affaires Etrangères du Reich, la communication ci-après au sujet de la rencontre du Duce avec Franco.

Dans un entretien, d'une durée de cinq heures, la situation politique générale a été examinée en détails.

Franco a fait les déclarations suivantes :

Il reste toujours persuadé de la victoire des pays de l'Axe. Comme par le passé, l'Espagne désire collaborer avec les puissances de l'Axe et apporter sa contribution à la cause de la victoire finale (1).

Toutefois, l'Espagne souffre actuellement d'une véritable famine et n'est pas du tout préparée au point de vue militaire. Dans ces conditions, estime Franco, elle n'est pas en mesure d'apporter une aide efficace à la cause de la victoire de l'Axe. De toute façon, l'entrée en guerre de l'Espagne dépend de deux conditions préliminares :

1° de l'aide économique et militaire;

2° d'une précision de l'article V du pacte connu des trois puissances.

Il devrait être indiqué que l'Espagne, en plus de Gibraltar, doit obtenir le Maroc français (1).

En ce qui concerne les accords économiques projetés avec les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, Franco a déclaré que ceux-ci n'étaient liés à aucune obligation politique.

Quant aux opérations militaires contre Gibraltar, celles-ci devraient être menées par les forces armées espagnoles soutenues par les forces armées allemandes. Franco a remis au Duce une copie du mémorandum de l'état-major espagnol comportant la liste des besoins militaires et civils de l'Espagne. Cette copie est certainement conforme à celle qui avait déjà été remise au gouvernement allemand.

Le Duce a attiré l'attention sur le caractère très sérieux de l'entretien. Aussitôt après a été publié le communiqué habituel.

L'impression générale que le Duce a retirée de cet entretien, est que l'Espagne n'est pas en état d'entrer en guerre. Quand bien même l'Allemagne serait disposée à effectuer toutes les fournitures demandées, plusieurs mois seraient nécessaires au transport de celles-ci.

L'opinion du Duce est que, dans ces conditions, le programme des relations germano-italiennes avec Franco devrait se limiter à conserver l'Espagne comme alliée politique de l'Axe.

L'Espagne disposerait du temps nécessaire pour vaincre la crise de ravitaillement qu'elle traverse, et pour améliorer la situation défavorable de ses forces armées.

GEIZSAECKER.

(1) **Nous avons souligné les passages qui nous paraissent les plus frappants afin d'attirer l'attention sur les opinions du « Caudillo » envers l'Axe Rome-Berlin et les démocratique en 1941.**

Service d'Information C.N.T.

le 3 avril 1963.